

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-ONZIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1900



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1900

Pernis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL:

Archevêché de Montréal, 15 septembre 1900.

Missions d'Océanie

VICARIAT APOSTOLIQUE

DE LA NOUVELLE-GUINEE

La station d'Inawabui se trouve à quelque distance de la rive gauche du fleuve Saint-Joseph. Le R. P. Hubert qui y réside envoie d'intéressants détails sur le pays et les habitants. Les lecteurs des *Annales* seront heureux de voir combien Dieu se plaît à bénir le zèle des vaillants missionnaires du Sacré-Cœur dans cette île lointaine.

LETTRE DU R. P. LOUIS HUBERT

Missionnaire du Sacré-Cœur

**Mes canaques. — Le divin compagnon de l'exil
Enfants catéchumènes, leur influence.**

ME ne suis pas devenu canaque au point de ne plus penser à ceux qui veulent bien prier pour moi, et pour le succès de mon apostolat auprès des âmes qui me sont confiées. Je vous remercie donc du souvenir que vous voulez bien me garder, et vous prie de croire que moi non plus je ne vous oublie pas auprès de Jésus mon seul compagnon.

Vous voudriez me voir écrire plus souvent, mais que

vous dire que vous ne sachiez déjà ? Puis, dans ce pays, tous les jours se ressemblent. Nos sauvages mêmes s'occupent si peu des jours, que tous jusqu'aux plus jeunes sont incapables de compter les lunes qu'ils ont sur la tête. " Je suis né, vous diront-ils, quand vivait tel chef, quand tel et tel village se faisaient la guerre. " Mais si vous n'avez pas connu ce chef, si vous n'étiez pas là au temps des guerres, vous n'êtes pas plus avancé qu'auparavant. Cependant aujourd'hui je vais vous parler des petits progrès accomplis dans ma station, sous les auspices de saint François de Sales, son patron.

C'est le 19 juin 1896 que je vins m'installer dans ce village d'Inawabui. Pendant quinze jours je dus coucher dans la maison d'un lépreux. Combien me fut pénible alors la privation de la sainte messe ! Mais les sauvages étaient pleins de bonne volonté, et bientôt je fus chez moi, seul, avec Jésus qui veut bien résider sous le même toit que son prêtre. Deux ans entiers j'ai vécu ainsi, mais, je puis vous l'avouer, malgré ma solitude, je ne me suis jamais ennuyé. Parfois, sans doute, mon cœur s'attriste de voir que l'œuvre du bon Dieu ne va pas comme je le voudrais, et des idées noires me hantent. Mais cela passe vite.

A deux heures d'ici habite le Père Coltée. Je vais le visiter ; près de lui je me repose quelques jours et je reviens dans mon village plein de joie et d'entrain. Quand, parfois, la croix du missionnaire pèse trop lourdement sur mes épaules, je vais trouver le divin Maître qui toujours m'attend dans son saint tabernacle, et tous deux nous parlons de notre croix. Ce sont les enfants qui ne viennent pas aussi régulièrement qu'on le voudrait ; ce sont les vieux qui ne veulent pas écouter et ne vous paient que d'ingratitude, ce sont des pauvres âmes parties sans avoir reçu le baptême, Sans doute la faute n'en est pas au missionnaire, mais pourtant quelle douleur pour lui : être venu si loin pour voir mourir ces infortunés sans baptême ! Et fâchez-vous

contre les parents qui ne vous ont point appelé à temps :
“ Nos ancêtres n'ont pas eu de baptême non plus, répondent-ils, nous voulons aller les retrouver. ”

* * *

Néanmoins, à la fin de l'année, je comptais vingt-huit petits enfants baptisés, et déjà, parmi les plus âgés, une cinquantaine savaient leurs prières. J'ai pu remarquer plus d'une fois que les enfants sont beaucoup plus réservés que les vieux dans leurs conversations.

— Je dois vous dire que lorsqu'un missionnaire vient s'établir dans une nouvelle station, il est condamné à voir et à entendre des propos révoltants qui vous font dresser les cheveux sur la tête ; mais, grâce à Dieu, la présence du missionnaire influe peu à peu sur ces pauvres sauvages et les civilise. Mais lorsque, parfois encore, un vieux ou un étranger s'oublie jusqu'à dire près de nous de ces choses vraiment infernales, les enfants aussitôt lui donnent des coups de coude.

“ — Imbécile, tais-toi donc, lui disent-ils. Tu fais honte au Père. Il va se fâcher. C'est une personne sacrée, il ne veut pas qu'on dise ces choses-là. ”

Obligé souvent de voir et d'entendre malgré moi, je crois devoir faire la sourde oreille. N'ayez crainte, les enfants ne manqueront pas de faire la leçon. Et peu à peu les vieux s'amendent et deviennent plus retenus. Ils commencent à comprendre que cela est mal et se surveillent. Et si parfois, — l'habitude est si forte — ils s'oublient encore, les voilà tout honteux qui supplient les enfants de ne rien dire.

“ Le Père nous gronderait, s'écrient-ils, il ne nous donnerait plus de tabac et nous abandonnerait. ”

La contrition sans doute n'est pas très parfaite : mais néanmoins, à force de leur répéter la même chose, et surtout

la grâce de Dieu aidant, le changement s'opère petit à petit et, du moins, le mal ne se fait plus autant au grand jour.

**A Bioto, construction d'église — La paix
entre les villages**

Le 18 juin j'allai à Bioto où je faisais bâtir une maison. C'est un petit village de 100 habitants et de la tribu de Roro. Ces braves gens ne veulent pas de *teachers* protestants et se disent fièrement les enfants du pape. Il y a cinq ans, ils avaient déjà bâti une maison pour deux Manillois que Mgr Vérius y avait installés. Mais le bon Dieu permit que cette station fût momentanément abandonnée. Cette fois, je l'espère, elle sera reprise pour de bon. Pendant quatre mois de l'année, il est vrai, je ne pourrai la visiter. C'est la saison des pluies, et les chemins alors sont impraticables : on a de l'eau par-dessus la tête. Pour le moment tous les enfants sont baptisés. J'en compte 28. Et chaque fois que je puis aller à Bioto, j'en trouve une trentaine d'autres qui viennent apprendre les prières et le catéchisme. Avec le temps, j'espère instruire aussi le chef qui alors pourra me suppléer pendant mon absence. Dieu soit béni qui applanit toutes les difficultés que je redoutais pour l'évangélisation de ce village ! Priez pour Saint-Louis de Bioto afin que l'œuvre de Dieu y grandisse bien vite !

Au mois d'août, j'eus le bonheur d'accompagner le Père Julien dans son excursion dans les montagnes. Le cher Père vous l'aura raconté ; il vous aura dit nos espérances si nous pouvons nous étendre jusque-là. Fleuves, torrents, montagnes, rien ne doit nous arrêter. Mais hélas, notre nombre est trop restreint. Et Dieu souvent nous visite par la mort, de sorte que maintenant, au lieu de songer à avancer, il nous faut combler les vides qui se font dans nos rangs.

A la fin de 1897, je commençai à chercher le bois nécessaire à la construction de mon église. Et ce n'est certes pas une petite affaire. Jugez vous-même. De Yule à Bioto il faut compter environ sept lieues de bateau ; et j'ai dû faire douze voyages. Cette première partie est encore assez facile, puisque Bioto est sur le bord d'une crique et que l'on peut y aborder. Mais de Bioto à Inawabui, c'est tout autre chose. Il faut, pendant de longues heures, porter à dos d'homme tout le matériel de l'église : planches, solives, colonnes, cadres, plaques etc., etc. Mes gens ont été vraiment admirables de bonne volonté : hommes, femmes enfants, tous s'y sont mis et pendant une demie-heure vous auriez pu les voir, ainsi chargés, patauger dans la boue jusqu'au-dessus des genoux. Deux criques avaient débordé et après les avoir traversées, il fallait marcher sur un chemin couvert par l'inondation. Les pluies qui survinrent alors, me forcèrent d'interrompre les transports qui ne furent achevés que cinq mois après.

* * *

Pendant cet intervalle, Dieu me donna une grande consolation que je lui demandais depuis longtemps. C'est le retour d'Inawa à Inawabui. Voici en quelques mots toute l'histoire. Il y a huit ans ces deux villages n'en formaient qu'un. Mais survinrent des guerres et le petit Inawa, se détachant d'Inawabui, alla s'établir à une heure de distance. Telle était la situation quand je vins fonder la station. Je fis bien tout mon possible pour réunir de nouveau ces deux localités, mais je ne reçus que de vaines promesses et j'avais déjà perdu l'espoir de réussir quand tout à coup le bon Dieu fit tourner les affaires pour le mieux.

Le gouvernement a fait une guerre acharnée aux sorciers. On les traquait comme des bêtes fauves et les villages qui leur offrirent un asile eurent à

supporter bien des tracasseries ; les sauvages durent fureter dans les herbes, abandonnant leurs maisons à la merci des *policemen* qui tuèrent les porcs, brûlèrent tout, et firent une quarantaine de prisonniers. Pendant ce temps nos villages chrétiens demeuraient tranquilles, car on voulait faire comprendre aux indigènes qu'on n'en voulait qu'aux sorciers. Ils le comprirent si bien qu'un beau jour on vit Eboa et Inawapokoa se lever et venir à 25 minutes d'Inawa fonder un beau bourg d'environ 300 personnes et facile à desservir. Cet exemple entraîna mon petit Inawa qui se ressouvint des belles promesses d'autrefois. Les habitants vinrent me trouver.

“ — *Pé Lui* (Père Louis), me dirent-ils, c'est fini, nous ne te tromperons plus. Nous venons chez toi où nos pères ont été enterrés. Nous ne te quitterons plus, nous sommes tes enfants. ”

Et tout en fumant le tabac que je leur avais donné, ils débroussaillèrent l'emplacement et le soir même deux maisons étaient construites. J'étais heureux, car ma paroisse se trouvait ainsi augmentée de quarante personnes. Ce qui fait que maintenant Saint-François d'Inawabui compte plus de 200 habitants.

Mon église — Premiers baptêmes — Les épreuves Peuple enfant.

Le 24 juin tous les matériaux de l'église étaient transportés. Mais il m'a fallu déboursier 800 francs et plus pour ces voyages. Car les sauvages ne s'habitueront jamais à travailler pour rien. Ils admettent bien que nous leur donnions tout *gratis*. — mais ce mot n'est pas dans leur langue. Ils sont patients néanmoins et ils attendront plusieurs années pour se faire rembourser. Ils vont à une fête. Demandez-leur pourquoi. — “ C'est que, répondent-ils, il y a tant de

lunes, j'ai donné une fête, moi aussi. J'ai tué tant de porcs et distribué tant de légumes. Eh bien aujourd'hui un tel donne sa fête, je vais être remboursé."

Mais revenons à notre église.

Le 23 juin, les pilotis étaient plantés. Le P. Théodore acheva la construction assez rapidement, car la charpente avait été déjà préparée à Yule par le Frère Henri, et le P. Gabriel vint quelquefois lui donner un coup de main. Le reste du temps, quand nous étions seuls tous les deux, c'est moi qui faisais la cuisine et qui l'aidais comme je le pouvais. Je me servis souvent des enfants du catéchisme, mais j'ai eu bien peur d'avoir à m'en repentir, car ils prirent goût à l'école buissonnière ; et au bout de quelque temps même les plus instruits me parurent avoir oublié ce que je leur avais appris. Enfin, grâce à Dieu, ils sont redevenus dociles et tout va bien maintenant.

* * *

Le 8 septembre, je pus dire la première messe dans mon église et j'eus le bonheur de baptiser 23 adultes, ce qui élève à 84 le chiffre des baptêmes dans cette station. 21 de mes chrétiens sont morts. Il m'en reste donc 63 en ce moment. Et si j'ajoute les 28 baptêmes de Bioto, j'ai donc eu la joie de faire en deux ans 112 baptêmes.

Mais, avec les joies, voici venir les épreuves. Une épidémie règne en ces parages depuis plus d'un an. Elle a fait dans nos stations du bord de la mer et de l'intérieur, plus de 200 victimes. Depuis deux mois qu'elle est venue s'abattre sur mon village, je compte 8 décès. Une pauvre femme atteinte le jour où je commençais mon église, est allée mourir dans la station du Père Coltée, car nos sauvages changent de village quand ils sont malades ou qu'ils ont des plaies difficiles à soigner. Le 27 septembre, je baptisai un pauvre

homme qui mourut bientôt. Combien il doit se féliciter maintenant d'avoir reçu ma visite. Mais quelques jours après, voici qu'un de ses amis vient me trouver d'un air mystérieux.

— Pé Lui, me dit-il, tu nous dis que l'on va au ciel si l'on reçoit le baptême.

— Mais oui, répondis-je, si on le reçoit bien et si après on ne salit plus son âme par le péché. ”

Il ne paraissait pas convaincu. Alors regardant l'église, il ajouta :

— Mais que fait-il donc Aïte que tu as baptisé. Pourquoi est-il dans l'église ? ”

Je me mis à rire, mais lui s'approchant plus près de moi :

— Cette nuit, dit-il, j'ai vu l'âme d'Aïte, et je lui ai demandé ce qu'il faisait et ce qu'il me voulait. Il me répondit : “ Pé Lui m'a donné le baptême, vois ma médaille, mais j'ai méprisé le baptême, on m'a fermé la porte, et je reste dans l'église du Pé Lui. ”

— Tu as rêvé, répliquai-je.

Mais entendant le bruit des plaques de la toiture qui se distendaient sous l'ardeur du soleil, il me dit : “ Ecoute . . . tu vois que je n'ai pas rêvé. ”

Et depuis lors il n'est pas rare d'entendre dire au village que l'âme d'Aïte est dans l'église et qu'elle fait du bruit. Naturellement, je n'ai rien à déduire de ce fait, mais, vous voyez combien nos pauvres enfants sont hantés par l'idée des esprits et combien ils ajoutent foi à leurs rêves. La semaine dernière encore deux enfants sont morts. Et à cette occasion un sauvage, qui quelque temps auparavant m'avait raconté un rêve étrange (et trop canaque pour être rapporté), vint aussitôt me trouver : “ Vois-tu, Pé Lui, me dit-il, j'avais rêvé à deux enfants, et deux enfants sont morts. ”

* * *

Avant de partir pour notre retraite, je fis une distribution de tabac pour envoyer mes gens à la chasse. Mais ils me dirent :

“ — Pé Lui, dépêche-toi, il faut que nous fassions vite notre fête, car l'épidémie arrive et nous allons mourir. Il faut vite réchauffer notre village pour qu'on ne meure plus. Les danses feront partir les esprits du oka-oka (épidémie).”

L'oka-oka, selon eux, est un esprit qui fait mourir tout le monde.

Histoire bien touchante d'Aïti et de sa femme —

Le vieux Baki

Je revins donc aussitôt après ma retraite et juste à temps pour remonter le moral de mes grands enfants. Plusieurs d'entre eux étaient atteints du fléau et deux surtout fort gravement. La fièvre était très forte. Je les frictionnai avec une mixtion à base d'ammoniaque dont plus d'une fois j'ai éprouvé l'efficacité, et je leur servis du thé avec du sel. Oui, du sel, et ne vous étonnez pas, car autant chez nous on aime le sucre, autant ici nos sauvages sont friands de sel. Ils travaillent toute une journée pour en avoir une ou deux cuillerées.

Après deux ou trois jours de ce traitement, la fièvre diminua. Mais je craignais encore pour la femme toujours un peu faible, tandis que l'homme était un vrai colosse. Combien je me trompais ? Comme je devais me rendre à Inawa, je leur fis encore une visite, et jugeant le mal conjuré, je ne crus pas urgent de les baptiser *in extremis*. Je leur donnai encore du thé dans lequel j'avais versé quelques gouttes d'eau de Lourdes pour les mettre sous la protection spéciale de Marie, et je partis avec la recommandation de ne point m'absenter trop longtemps ; “ Je vais mieux, m'avait dit l'homme (et en effet le pouls était plus régulier), mais reviens demain.”

— Oui, et si tu es plus mal, je te baptiserai. Veux-tu ?

— Oui, Pé Lui. Tu as baptisé Michel (c'était son dernier enfant, qu'il m'avait apporté tout joyeux quelques jours auparavant pour que je le baptise). Tu me baptiseras aussi, tu me donneras une *maria* (médaille) et un habit pour l'Eglise.

— Oui, c'est cela, à demain matin."

Mais le lendemain, comme j'étais courbaturé, je dus rester chez le Père Coltée jusqu'à 2 heures du soir. Et je dus forcer le pas pour arriver avant la nuit et visiter mes malades. Mais hélas ! en arrivant au village, j'entendis des pleurs qui me glacèrent l'âme, seraient-ce de nouveaux morts ? Je courus et j'appris que Aïti Aiaoupara était mort ; Vous dire ma douleur serait impossible. Mais vous l'avez ressentie vous-même, lorsque vous avez été appelé trop tard auprès d'un moribond et que vous n'avez plus trouvé qu'un cadavre. Pour moi, c'était plus triste encore, puisque j'arrivais trop tard pour le baptiser !

Je demurai immobile près du corps du malheureux Aïti et je pleurai ! Pourquoi ne l'ai-je point baptisé hier, me disais-je ! Mais Dieu aura pitié de ce bon sauvage qui m'avait apporté avec tant d'empressement ses trois petits enfants ; il lui aura accordé la grâce du baptême de désir. Et je priai pour cette âme qui venait de comparaître devant son Juge. Et que vous dire de la douleur de sa pauvre femme ! Mes larmes redoublèrent en la voyant tout abattue n'ayant même plus la force de pleurer.

“ — Pé Lui, il est mort ! Il t'a demandé ! Si tu étais venu, tu l'aurais baptisé. Il est mort, est-il au ciel ? ”

* * *

Ces nobles sentiment de la pauvre femme furent un baume à ma douleur. Il est si rare d'entendre les sauvages

regretter que leurs parents soient morts sans baptême ! Mais d'autre part la vue de ce malheureux que j'aurais pu baptiser si j'étais arrivé quatre heures plus tôt, mit le comble à mon émotion et je dus sortir. J'allai me prosterner aux pieds du bon Jésus et je priai pour le pauvre Aïti. Oh ! que de pareils moments sont douloureux ! et qu'on voudrait alors avoir la foi des apôtres qui ressuscitaient les morts pour les régénérer dans les eaux du baptême. Je revins voir la pauvre veuve que l'on avait transportée ailleurs, et pour qu'un nouveau malheur n'arrive point, je lui proposai le baptême.

Elle ne me repoussa point.

“ — Mais, dit-elle Pé Lui, pourquoi me baptiser ? . . . Comment pourrai-je retrouver Aïti qui est mort sans baptême ?

— C'est vrai, dis-je, mais comme il m'a demandé, le bon Dieu, qui est grand chef, a eu pitié de lui et l'a appelé dans son paradis.

— Oui, reprit-elle, il t'a demandé plusieurs fois. ”

Alors jè lui parlai de Dieu et du ciel, et je la baptisai, croyant bien qu'elle allait mourir. Mais Dieu en a décidé autrement. Elle est maintenant hors de danger.

* * *

Le lendemain, je baptisai encore un jeune homme que la maladie enleva quelques heures après. Ce fut pour moi une consolation au milieu de mes douloureuses épreuves.

Mais voici venir le vieux Baki, qui ne veut pas entendre parler de baptême. Il est vrai qu'il y a chez lui plus d'ignorance que de malice. Baki est un vieux chef de guerre qui ne rêve que vengeance.

“ — Laisse-moi chercher la tête de mon fils, dit-il, et je ne penserai plus à la guerre. Nos ancêtres ont dit : Tête pour tête. ”

Vieux, décrépi, couvert de plaies des pieds à la tête, il ne saurait vivre longtemps. Je le visite quelquefois et nous causons :

— Allons, Baki, tu es vieux et malade, tu vas bientôt mourir. Tu souffres, n'est-ce pas ? Eh ! bien je vais te donner le baptême, et Dieu qui est un grand chef te prendra dans son paradis. Tu n'auras plus de plaies, tu seras heureux et tous les jours Dieu te donnera tout ce que tu désireras. Tes enfants sont baptisés, eux, et quand ils iront avec toi..

— Pé Lui, répond-il, tu dis de bonnes paroles. Mais nos pères nous ont dit que nous irions là-bas. ” Et il me montrait un endroit dans les montagnes, “ que nous irions là-bas, dans le village des esprits. ”

— Mais, lui dis-je encore. Dieu est un grand Esprit, un Grand Chef, et son village est grand. Vos esprits sont mauvais, ils vous font peur. Allons, crois ce que je te dis et tu iras au ciel.

— Pé Lui, je suis un grand homme. Mais mon père et mes ancêtres sont allés dans le village des esprits, et je veux les rejoindre.

— Tu crois que je te trompe, mon frère, mais non, le missionnaire ne trompe personne. Il tient la place de Dieu qui est un grand Esprit, qui nous voit, qui nous récompense si nous écoutons ses paroles et qui nous punit si nous écoutons la parole du diable et des esprits.

— Pé Lui, tu ne nous trompes pas. Je le sais, tu manges nos ventres (tu nous aimes), mais nos pères ne nous ont pas dit ce que tu dis. Nous irons au ciel, dis-tu, mais j'ai peur. Où est l'échelle pour y monter ? Je tomberai, qui me ramènera ? Nos âmes suivent ce chemin que tu vois pour aller au village des esprits. ”

Vous voyez combien il est difficile de déraciner les vieilles superstitions de nos sauvages, car ce n'était pas la

première tentative que je faisais auprès de ce vieux. Et je ne réussis jamais à le convaincre. Il est mort sans baptême pendant une maladie que je fis à Inawa.

Mon chien Kaki — Pauvres sauvages — La bénédiction de mon église — La fête

Le 19 octobre, tout le monde devait revenir de la chasse. On avait pris un casoar vivant, cinq grands sangliers, et quantité de kangourous de toutes dimensions. Tout cela était pour la fête de la bénédiction de l'église qui devait avoir lieu bientôt. Mais hélas, ils rapportaient aussi un mort, encore une victime d'une trentaine d'années que la maladie avait enlevée prématurément. Et ce pauvre jeune homme non plus n'était point baptisé. Sur ces entrefaites, mon chien s'est égaré. On l'a cherché en vain. Est-ce un crocodile qui l'a dévoré ? D'aucuns le disent, mais le plus grand nombre croit que c'est l'âme du mort qui l'a emmeré dans le village des esprits.

Pauvres gens ! pour retrouver Kaki, ils ont pratiqué diverses superstitions, mais Kaki n'est point revenu. Ils l'ont beaucoup pleuré, et sont tous honteux parce que des étrangers leur ont reproché de n'avoir pas su prendre soin d'une si belle bête, si courageuse, si intelligente, que sais-je ce qu'elle n'était pas, elle avait alors toutes les qualités. Mais eux de répondre la tête basse : " Oui, c'est vrai, mais nous avons eu de mauvais présages. L'oka-oka vole partout et l'âme de Faupa nous a rendu Kaki invisible. "

* *

Enfin le 25 avait lieu la bénédiction de mon église. Le bâtiment fut vite rempli, car déjà plusieurs étrangers étaient arrivés. Nous étions là vingt Pères et Frères réunis. L'agent du gouvernement avait bien voulu venir, lui aussi. Ce fut pour moi deux jours de fatigue mais aussi de bonheur, car le bon Dieu avait un temple de plus, et tout

le monde du village pouvait venir s'instruire et être prêt, à une époque plus ou moins éloignée, à recevoir le baptême. Le soir, les danseurs arrivèrent de sept ou huit villages environnants. Des étrangers accoururent des montagnes ; plusieurs appartenaient à des villages situés à quatre journées d'ici. Par suite de l'épidémie qui étendait partout ses ravages, les invités furent moins nombreux qu'eux-mêmes l'auraient souhaité, mais il y eut néanmoins des représentants de toutes les localités d'alentour. Il y eut bien, je crois, de 250 à 300 danseurs qui se trémoussèrent depuis 8 heures du soir jusqu'au lendemain dans l'après-midi. N'allez pas croire qu'ils étaient fatigués, et surtout ne le leur demandez pas, vous leur feriez honte.

Pendant la nuit, je fis partir quelques fusées. Il aurait fallu voir la joie et l'ébahissement des gens des montagnes surtout, qui exécutèrent alors une de leurs danses de guerre. Mais à quoi bon vous donner ces détails ? Le Père Guis m'a promis de faire une relation de ma fête. C'est dire que ce sera fait de main de maître et les lecteurs se croiront, pour un moment, transportés au milieu de nos villages.

Cette relation, je l'espère, excitera leur charité, ils nous donneront leurs ferventes prières mais aussi leurs aumônes. Nous avons tant besoin de l'un et de l'autre pour faire l'œuvre du bon Dieu !

* * *

A présent ma station a repris son calme habituel. Tous les soirs j'ai une classe spéciale pour les jeunes gens qui veulent s'instruire et qui désirent le baptême. Ils sont pleins d'entrain. Une vingtaine déjà savent les prières et une partie du petit catéchisme dont nous devons nous contenter, car il ne faut pas trop charger leur mémoire.

Priez donc et faites prier beaucoup pour que le royaume de Satan diminue de jour en jour. Et demandez aussi au divin Maître de faire cesser cette terrible épidémie qui fait tant de victimes.

Missions d'Asie

Diocèse de Vizagapatam

Les Khondes sont une peuplade de l'Inde centrale dont l'évangélisation est confiée aux missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy. La barbarie de leurs coutumes leur avait donné une sinistre réputation. Le gouvernement anglais n'a rien négligé pour les civiliser, et l'action apostolique achèvera de leur faire abandonner leurs pratiques de cruauté, et en particulier leurs sacrifices humains.

LETTRE DU R. P. PETRUS DESCOMBES

Des missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy

Départ pour Mérycot.

NOUS sommes au matin d'un beau jour de février. Une charrette, vrai petit tunnel ambulante, en langage indien *Candy*, traîné par mes deux zébus (boeufs à bosse), conduit mes bagages et ma personne à Mérycot. Nous laissons bientôt la route (si toutefois il est permis d'appeler route un long ruban de poussière ou de boue suivant les saisons) et nous nous engageons dans un sentier qui n'a pas été retouché depuis le déluge. Inutile d'ajouter qu'il est

..... montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé.

Vers les deux heures, nous arrivons enfin sur le bord d'une rivière. Halte-là !

A peine avais-je sauté à bas de mon landau, que mon cuisinier, un jeune chrétien du nom de Thomas, me pose cette question :

“ — Swami, que voulez-vous manger ? ”

Je lui réponds :

“ — Exhibe tout le contenu du panier à provisions et surtout fais cuire une poignée de riz, c'est la pièce de résistance. ”

Tandis que je récite les Petites-Heures à l'ombre d'un manguiier au feuillage touffu, mon cordon-bleu improvise un fourneau, dont l'extrême simplicité ne peut que faire songer à l'âge de pierre. Ce fourneau consiste, en effet, en deux pierres disposées parallèlement et placées à un demi-pied l'une de l'autre. On jette au milieu un fagot de broussaille, puis dessus on dépose le vulgaire *tchati* (vase en terre cuite) et c'est tout.

L'office et l'examen particulier terminés, je me mets à table, ou, si vous préférez, je m'assois à terre, les jambes repliées à la mode indienne, flanqué à ma droite d'un morceau de viande, à ma gauche d'un plat de riz cuit à l'eau, accompagné de l'indispensable bol de *tcharou* (eau de poivre), tandis que la traditionnelle *gargoulette* (cruche remplie d'eau) monte la garde en face de moi. Le missionnaire ambulant ne manque généralement pas d'appétit. . .

Nous nous remettons en route vers les trois heures, et, après maints prodiges d'équilibre, nous sommes à Mérycot à la nuit tombante.

Les chrétiens de Mérycot.

La nouvelle de l'arrivée du Swami se répand aussitôt comme une trainée de poudre et, malgré l'heure tardive, un bataillon de chrétiens envahit les verandas de la chapelle.

Tous mettent genoux en terre pour me saluer. Oh ! combien grande paraît être leur joie ! Depuis de longs mois, ces pauvres gens n'ont pas eu le bonheur d'avoir le prêtre au milieu d'eux !

Mais je suis un nouveau Swami. Peut-être se tiendront-ils sur la réserve à mon égard ? Pas le moins du monde. Je suis leur prêtre, donc leur ami. La conversation s'engage. Nous nous questionnons réciproquement sur l'état de nos santés. Nous parlons des trépassés, spécialement des victimes de la petite vérole — elles sont nombreuses — des nouveau-nés auxquels il faudra conférer le baptême, des catéchumènes, etc. . . Tous me promettent d'être fidèles à l'assistance à la sainte messe et aux instructions durant mon séjour parmi eux. Sur ce : " Bénissez-nous, mon père ! — Je vous bénis ! " Et la séance est levée.

Mérycot, comme la plupart des villages indiens, est un amas de huttes adossées les unes aux autres. Ses ruelles étroites fourmillent d'enfants nus, de chiens galleux, de chats, de poules, etc.

Le quartier des chrétiens est misérable. Nombre de huttes sont ouvertes à tous les vents. Au toit de beaucoup d'autres, il y a plus de trous que de paille, en sorte que rayons de soleil et gouttes de pluie entrent à l'intérieur à volonté. Ah ! s'il ne fallait qu'être pauvre pour aller au ciel, je vous assure que nos Mérycotiens auraient les premières places. J'écoute leurs plaintes. Quelques-unes d'entre elles me font venir les larmes aux yeux, car tel est leur refrain habituel : " Père, nous n'avons rien à manger, nous mourons de faim ! " Dans bien des cas, c'est peut-être exagéré, mais, hélas ! c'est souvent la réalité. Ces Panhos n'ont pas de terres. Ils doivent donc travailler à la journée et vivre par conséquent au jour le jour. S'ils sont embauchés,

Chaque jour amène son riz ; .

mais s'ils ne se trouvent pas de travail, ils devront en lieu et place du dîner, se contenter de faire un bon somme. Pauvres gens ! Je les console de mon mieux et, comme les bonnes paroles aident à supporter la faim sans l'apaiser, je leur donne une aumône, combien maigre ! en rapport avec ma bourse, mais non pas avec leurs besoins pas plus qu'avec mon cœur.

Une visite du Cardji.

“ — Sâlam Bâbou ! (Bonjour Monsieur !)

— Bâbou sâlam ! (Monsieur, bonjour !) Qui êtes-vous ?

— Nous sommes le Cardji de Mérycot ! ”

Il a dit *nous* ; attendons-nous donc à quelque chose de nouveau.

Un *cardji*, c'est un minuscule juge de paix doublé d'un percepteur du même calibre. Or, vous en conviendrez sans peine, un percepteur est toujours un personnage et sa visite ne laisse pas de nous émouvoir, mêmes aux Indes ! Celui-ci est un vieillard. Il n'a plus que la dent de sagesse. Il est très proprement vêtu ; pagne et turban irréprochables. De plus, il porte en sautoir le cordon des brahmes. Je remarque sur son front le trident de l'Indien et sur sa figure un petit air de coquin dévot, deux qualités qui, chez un brahme, loin de s'exclure marchent généralement de pair. Tout cela n'est point fait pour me rassurer. En veut-il à ma bourse ? ou bien n'en veut-il qu'à mon humble personne ? ce qui, entre parenthèse, m'étonnerait prodigieusement. En attendant, nous nous décochons mutuellement force épithètes laudatives.

“ Swami, s'écrie-t-il tout à coup, nous avons des enfants. Nous désirons les envoyer à votre école.

— Rien de plus facile ; les portes en sont ouvertes à tous ceux qui veulent y venir.

— Pas si facile que vous le supposez. Nos enfants, voyez-vous, sont des enfants de Cardji.

— Après ?

— Nous exigeons pour eux une salle spéciale...

— Si vous voulez la construire ! très bien ! Si non, je ne puis faire droit à votre demande.

— Alors, tenez, une idée me germe dans l'esprit, s'exclame-t-il en se grattant sur l'oreille. Vous avez deux bancs à votre école ?

— Exactement.

— Eh bien, rien de plus simple. Nos enfants s'asseoiront sur les bancs et les autres écoliers à terre.

— Non pas. Ecoutez ! Vous allez appeler un charpentier qui rognera quelque peu les pieds de l'un des bancs. Celui-ci sera le refuge du pauvre *populo*, tandis que les nobles enfants de l'illustre Cardji percheront sur l'autre, resté intact. "

En dépit de toute ma bonne volonté, il nous fut impossible de nous arrêter à une solution définitive. Dans ce bienheureux pays, savoir ménager la chèvre et le chou est un don spécial qui n'est pas donné à tous. Avant de prendre congé, mon visiteur me fit présent d'une poule.

J'acceptai.

Oh ! de ces présents-là, *libera nos domine* ! L'Indien, né finaud, ignore absolument, en pratique du moins, le vrai sens du mot *Charité*. Il ne connaît que le *do ut des*. Traduction libre : " Je vous fais cadeau d'un anna (dix centimes), veuillez en retour m'octroyer une roupie (deux francs).

Quand je vous disais que ce coquin de Cardji en voulait à ma bourse !

En route pour Solima.

Nos Mérycotiens ont rempli le devoir pascal. J'ai dû travailler ferme pour leur remettre en mémoire prières et catéchisme, qu'ils avaient un peu... oubliés ! En route donc pour Solima. Mais cette fois-ci à pied.

De Mérycot à Solima la distance n'est pas grande : 5 à 6 milles tout au plus. Ce voyage est cependant très pénible à effectuer. Le sentier, un sentier de chèvres, nous conduit d'abord à travers les champs, puis s'enfonce en serpentant dans la forêt et aboutit enfin au pied de la montagne qu'il nous faut gravir. L'ascension commence. Nous marchons tantôt sur des cailloux roulants tantôt sur des feuilles mortes et glissantes, tandis que les branches des arbres nous fouettent le visage et que les buissons épineux déchirent nos vêtements. De temps à autre, nous rencontrons un précipice, pas très profond généralement.

Enfin, nous voici à Solima.

Solima

La chapelle de Solima, par son site enchanteur, m'a fait songer aux chalets des Alpes. Comme eux, elle est adossée au flanc de la montagne, assise sur un énorme rocher, à l'ombre d'un gigantesque baobab. Mais ici pas de troupeaux ; les grands bois remplacent les pâturages. Mes plus proches voisins sont le tigre, la panthère et l'ours, sans oublier ces meutes de maudits chacals qui vous donnent gratis des concerts dont je suis loin d'être friand, surtout pendant la nuit. Aussi j'espère que vous ne me qualifierez pas de peureux si, au milieu d'un tel entourage, je tiens, le soir, avant de m'étendre sur une natte, à constater *de visu* que les portes de mon palais sont hermétiquement fermées. Mon premier souci, en arrivant dans une nouvelle station, est d'inspecter nos bâtisses. Murs, toits, poutres et chevrons, portes et fenêtres, tout est minutieusement passé en revue. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, à Solima, un pan du mur de la chapelle tombé à terre ! Devinez qui est l'auteur de ce méfait ? Un ours. Un essaim d'abeilles avait élu domicile dans une crevasse de ce mur quelque peu lézardé, et notre gourmand

ne trouva rien de mieux pour s'emparer du miel que de renverser le mur.

Nous comptons à Solima près de deux cents chrétiens. Là, comme à Mérycot, j'ai reçu l'accueil le plus bienveillant. Hélas ! là aussi, la petite vérole a vidé bien des berceaux et fait de nombreux orphelins ! Là encore, l'impitoyable misère est à demeure.

Il y a dans les environs une bonne poignée de chrétiens à convertir. Grâce à Dieu ils n'appartiennent point à la légion des Brahmes, comme notre illustrissime Cardji. Aussi m'ont-ils paru tout à fait disposés à embrasser notre religion. Les vieux m'ont cependant déclaré qu'ils n'avaient plus ombre de *boudi* (intelligence) et qu'apprendre les prières serait pour eux une rude besogne. Qu'ils se consolent ! Le bon Dieu n'exige jamais l'impossible. Aussi bien, je ne demanderai pas qu'ils deviennent docteurs en Sorbonne avant de les baptiser. Quand on a logé le *Pater*, l'*Ave* et quelques bribes de catéchisme dans de telles cervelles, on est au moins bachelier... à patience.

Le feu aux montagnes.

Durant mon séjour à Solima, j'ai pu jouir à satiété d'une scène grandiose, je veux parler de l'incendie des montagnes.

Le soir même de mon arrivée, il me sembla distinguer d'énormes volutes de fumée disséminées çà et là sur les flancs des collines qui sont, là-bas tout au fond de la vallée, noyées dans la brume. On aurait dit une multitude de volcans en éruption. A la nuit tombante, les nuages de fumée se métamorphosèrent en immenses tourbillons de flammes aux formes les plus fantastiques. Ici, c'était un large fleuve qui roulait ses flots d'or liquide jusque dans la plaine. Là, un ruban de feu, enserrant un pic bien boisé, donnait l'illusion d'une gigantesque couronne. Les flammes, attisées par une forte brise, se dispersaient, puis se réunissaient pour se dis-

perser encore et se réunir de nouveau, jusqu'à ce que des montagnes entières ne fussent plus que d'immenses brasiers.

Je m'attardai bien avant dans la nuit à contempler ce spectacle unique au monde. C'était beau. je vous assure. Mais, vu de trop près, il perdait tout son charme, toute sa poésie. En voici la preuve.

Le lendemain, un bruit singulier se fit entendre durant toute la journée. C'était à croire que l'on brisait toutes les branches qui jonchaient la forêt.

Voulant en avoir la conscience nette, je m'aventurai à travers les arbres. A peine avais-je franchi quelques centaines de pieds que je me trouvai en face d'un long et large ruban de feu qui dévorait petits arbustes, herbes desséchées et bois mort. Encore une demie-heure et mon chalet était détruit. Que faire ? Appeler au secours ! C'est ce que mon catéchiste, mon cuisinier Thomas et votre serviteur firent de toute la force de leurs poumons. Nos Pahnos accourent. En moins de deux heures, tout fut éteint et, grâce à Dieu, j'en fus quitte pour la peur.

Comment expliquer ces incendies ? Maintes fois déjà j'ai posé ces questions à nos Indiens. Les uns m'ont répondu ceci : " En passant dans la forêt, quelqu'un a jeté son *kali* (cigare) à moitié éteint, et, le vent aidant, l'incendie s'est allumée. " D'autres, quelque peu teintés de sciences physiques, attribuent ces embrasements annuels au frottement des bambous desséchés et agités par la brise. D'autres enfin, et je crois que ces derniers ont raison, vous avouent ingénument que si personne ne se dévouait pour mettre le feu aux montagnes, il faudrait abandonner le pays. Les bêtes sauvages détruiraient des villages entiers ; gens et animaux deviendraient la proie du tigre.

Je sais que cette dernière opinion est loin d'être partagée par les officiers de l'administration forestière, car elle est la preuve indéniable que les natifs se moquent de leur surveillance.

J'ai parlé du tigre. Ce roi des forêts abonde ici. Si jamais vous venez à Sourada et qu'il vous prenne l'envie de feuilleter le registre des morts, il vous arrivera de lire cette rubrique dans le coin réservé aux remarques : dévoré par le tigre ! Un exemple entre tous.

Deux Panhos de la plaine étaient allés passer quelques jours chez les Khondes, afin d'échanger leur riz contre le safran de ces montagnards. Leurs affaires terminées, ils songèrent à rentrer à Sourada. Chemin faisant, tandis qu'ils descendaient les flancs abrupts d'une montagne, l'un d'eux s'écarta quelque peu du sentier. L'autre continua lentement sa route, en attendant son compagnon. Après quelques instants, comme celui-ci ne revenait pas, notre homme l'appela à grands cris. Pas de réponse. Soupçonnant alors qu'un malheur était arrivé, il revint sur ses pas à la recherche du Souradine disparu ; mais, hélas ! ses recherches n'aboutirent qu'à découvrir un turban et un pagne ensanglantés. De compagnon, point. S'emparer de ces haillons maculés de nombreuses taches de sang fut aussitôt exécuté qu'imaginé ; et il s'enfuit à toutes jambes. A son retour à Sourada, son premier soin fut d'aller remettre pagne et turban à la mère de la victime, en lui répétant à son insu les paroles des frères de Joseph à leur vieux père Jacob : " Une bête sauvage a dévoré votre fils ! "

Koutrouka. Les Khondes.

Me voici en plein pays khonde. Jusqu'ici la réception faite au Swami a été polie, très bienveillante même. Mais les Khondes, cette tribu de grands enfants qui ne font jamais les choses à demi, m'accueillent avec enthousiasme, — c'est une véritable ovation ! — Figurez-vous ces grands diables à la moustache déjà grisonnante, qui, aussitôt qu'ils aperçoivent la soutane blanche de leur *Abba* (Père) poindre à l'horizon, se précipitent à ma rencontre. Une fois

près de moi, ils se jettent à genoux, me priant de les bénir ! Puis le cortège s'organise comme par enchantement. Un bataillon de ces montagnards ouvre la marche. Un autre la ferme, et le reste se place à mes côtés. Chemin faisant, nous jasons.

“ — Hé ! les enfants, savez-vous vos prières ?

“ — Comment les saurions-nous si bien ? Père, vous venez si rarement nous visiter ; en votre absence nous oublions tout. Si donc nous sommes des ignorants, ce n'est pas de notre faute, mais bel et bien la vôtre. ”

Et dire que mon interlocuteur a presque raison ! Un court plaidoyer *pro domo* n'est peut-être pas inutile ici.

Nous avons dans la mission de Sourada près de trois mille chrétiens disséminés dans une trentaine de villages. Ceux-ci sont situés à des distances très respectables les uns des autres, et reliés entre eux par des sentiers qui ne sont généralement que de continuels casse-cou. En outre, pendant la mousson, qui dure de juin en novembre, il serait par trop imprudent pour un jeune missionnaire qui n'est point encore accoutumé à ce climat meurtrier, de s'aventurer dans les montagnes, véritables foyers de *malaria*. Il ne nous reste donc que huit mois, pour rendre visite à nos nombreux catéchumènes et explorer les villages païens des environs. Encore, pour que mon calcul fût exact, devrais-je déduire deux autres mois, durant lesquels la fièvre nous oblige à garder le lit, trop heureux lorsque nous parvenons à nous en tirer à si bon marché.

* * *

Un mot sur le type khonde. Tandis que nos Panhos pourraient être classés parmi les échassiers, le Khonde au contraire est un homme trapu et bien découplé. Ses traits sont réguliers, sa physionomie, presque intelligente, est généralement illuminée par un gai sourire. Sa couleur est celle

du café au lait. Pour tout vêtement, il n'a qu'un pagne dont il laisse retomber une partie par derrière. Quant aux enfants, ils doivent se contenter d'une simple ficelle à laquelle est suspendu un petit grelot. A défaut de peigne, le Khonde ramasse sa chevelure en un gros chignon roulé sur son oreille droite. Si ses cheveux ne sont pas suffisamment fournis, il y remédie en attachant quelques tresses de poils dérobés à la queue d'une vache. Ce chignon est un véritable coin de retraitage. Outre une population très dense, il contient des aiguilles, des pinces, quelques piquants de porc-épic, un peigne en bois, deux ou trois cigares, etc., le tout couronné d'un oiseau rare.

Les Khondesses ont un faible pour la vanité, et afin de rehausser leurs grâces, elles se font tatouer. Ajoutez à cela qu'hommes et femmes khondes enroulent autour de leur cou d'innombrables colliers de verres multicolores, et vous aurez une idée du physique de ces demi-sauvages.

Autre particularité. Tous les Khondes fument : c'est la règle. Le cigare, c'est-à-dire une pincée de tabac roulé dans une feuille d'arbre, est réservé aux hommes seuls. Les femmes doivent se contenter de la pipe, une pipe énorme, avec fourneau en cuivre emmanché d'un tuyau qui mesure au moins deux pieds de long. Le croiriez-vous ? Il n'est pas rare de voir ces amazones passer leur pipe, en guise de dessert, au bété qu'elles viennent d'allaiter ! N'est-ce point là une éducation plus que spartiate ?

Le Khonde est renommé à cent lieues à la ronde pour sa franchise irréprochable aussi bien que pour sa jovialité. D'une nature sauvage il ne quitte jamais sa hutte sans être armé en guerre. Si vous avez l'occasion de le rencontrer dans ses voyages, vous le verrez toujours muni d'une hache et d'un arc avec des flèches empoisonnées.

Vous arrive-t-il de passer dans un village de ces Peaux-Rouge de l'Inde où vous n'êtes point encore connue, tous les Khondes présents s'éclipseront comme un éclair. La plupart

escaladeront la colline la plus proche et là, blottis derrière un buisson, vous épieront avec toute l'attention dont ils sont capables. Les autres se barricaderont dans leur hutte et vous ne serez reçu que par les chiens et les pourceaux ! Encore ceux-ci protesteront-ils !

Le Khonde passe pour rancunier et cruel, si cruel que, lorsque sa haine ou son intérêt l'exige, il fait moins de cas de la vie d'un homme que de celle d'un animal. De plus, tout Khonde qui se respecte, ingurgitera volontiers chaque jour, s'il en a les moyens, cinq ou six litres de jus de palmier. Hélas ! la perfection est une plante trop délicate, pour qu'il lui soit possible de pousser sous le soleil brûlant des passions et des vices indiens.

* * *

Mais revenons à notre sujet. Koutrouka est le nom donné à deux villages qui, ainsi que leur voisin Éperina, sont entièrement chrétiens, une seule famille exceptée. Leur chef un véritable Hercule, disciple d'Epicure, est à la recherche de tous les plaisirs possibles. Je lui demandais un jour pourquoi il n'avait pas suivi l'exemple de ses voisins et reçu le baptême comme eux.

— Ce n'est pas ma faute, répondit-il. Lorsque votre prédécesseur enseignait les prières, j'assistais régulièrement aux instructions. Il me questionna un jour sur le nombre de personnes qui composaient ma maison. D'abord, lui dis-je, il y a moi et mes deux femmes et. . . .

— Comment ? Deux femmes ? Tu feras bien de retrancher une unité à ce nombre.

Sur mon refus, il m'ordonna de quitter la chapelle. Je m'en suis allé. Que faire ?

Nos chrétiens de Koutrouka sont tous pleins de bonne volonté. Leur fidélité à assister à la sainte messe et aux

instructions m'a tout simplement enchanté. Chaque matin, vers les quatre heures, Khondes et Khondesses, ceux-là cigare aux dents, celles-ci pipe à la bouche, avec un ou deux enfants à califourchon sur la hanche, escaladaient la colline, au sommet de laquelle notre chapelle est perchée comme un nid d'aigle.

— Père, nous sommes là ! me disent-ils ?

— Très bien ! les enfants. Allons, qu'on remise les pipes, et aux prières ! Femmes à gauche, hommes à droite."

Tandis qu'on récite les prières, qu'on répète le catéchisme j'entends la confession d'un certain nombre de personnes averties dès la veille.

Quelle rude besogne que l'instruction de ces cœurs restés en friche pendant une année entière ! Mais la simplicité avec laquelle ces pauvres gens accomplissent leurs devoirs, fait oublier bien des misères.

Lorsque la sainte messe est terminée, il est près de dix heures. Tout le monde se retire et je déjeune. Quelques gorgées de café noir et deux œufs font les frais de ce repas.

La soirée est réservée à la visite des villages ; car, malgré les nombreux obstacles, physiques et moraux, qui obstruent la voie de leur conversion, les Khondes désirent embrasser notre sainte religion. Ici, comme partout, le catholicisme fait tache d'huile. Il se répand, il se propage de jour en jour. Aux environs de Koutrouka, cinq nouveaux villages veulent devenir chrétiens. Quel est le motif de leur conversion ? Saint Paul disait : *Prius quod est animale*. Cette vérité est plus vraie ici que partout ailleurs.

“ Le Swami, se disent ces païens, est un homme influent. Le Swami me protégera. Le Swami empêchera qu'on détruise mes moissons. Le Swami, qui est quelque peu médecin (puisque, pour ces gens-là, la médecine est un don inné dont le bon Dieu fait cadeau à tous les blancs), le Swami me donnera des remèdes si je tombe malade. Le Swami est un homme charitable ; en temps de famine, il me

fera l'aumône. Allons donc à lui, car un être aussi parfait ne peut qu'enseigner la vérité." Et ils viennent par centaines.

* * *

Chez les Khondes, le régime patriarcal existe encore dans sa primitive simplicité. Rien d'important ne se fait, sans avoir été préalablement considéré et pesé par le chef et les principaux citoyens de cette minuscule république. Or, vous comprenez qu'abandonner les dieux de leurs ancêtres pour devenir chrétiens est pour eux une affaire grave. Pareille décision requiert beaucoup de temps et beaucoup de paroles. Le soir, au retour de la forêt, nos "pères conscrits" s'assemblent sous un arbre, et là, assis en rond autour d'un bon feu, tandis que la coupe de jus de palmier circule de lèvres en lèvres, ils jouent aux députés. On interpelle, on soulève des objections ; les uns sont pour, les autres contre la nouvelle religion. Finalement, mais non sans de bien nombreuses séances, l'accord se fait : on deviendra chrétien. Le maître d'école le plus proche est chargé de griffonner une pétition signée de tous les gros bonnets de la caste, et dans laquelle ces derniers supplient le Swami, au nom de tout leur village, de vouloir bien les recevoir au nombre de ses disciples.

" — Désormais, disent-ils, nous serons à toi ; tu seras notre père et nous serons tes enfants. Si tu nous frappes, tu nous frapperas ; si tu nous bats, tu nous battras ! "

C'est la phrase consacrée, c'est l'expression de l'engagement qu'ils prennent d'obéir au missionnaire. C'est beaucoup pour ces montagnards, qui n'ont pour tout bien que la liberté, mais qui la veulent entière.

Borogouda

Un des villages de catéchumènes dont j'ai parlé plus haut répond au nom harmonieux de Borogouda. Il est enfoui dans une masse de verdure, au fond d'une vallée encaissée entre deux montagnes. On m'a prié d'aller le visiter ; j'y vais. D'ailleurs ne l'eût-ton pas fait, j'y serais allé quand même. Comme à l'ordinaire je n'ai pour toute compagnie que mon ange gardien, mon catéchiste et... ma canne. Nous arpentons d'abord des rizières étagées les unes sur les autres, et séparées entre elles par de véritables murs de forteresse qui ont dû exiger des travaux cyclopéens. Au bout d'une heure j'aperçois deux lignes de toits soutenus par des rondins plantés en terre. Cette collection de tanières, c'est Borogouda. — Chiens et pourceaux se mettent en frais de musique et improvisent un concert en mon honneur. Je m'y attendais. Au village pas un homme, rien que des vieilles et des bébés. Ceux-ci se balancent dans une toile nouée par les quatre coins et attachée à un soliveau de la toiture.

Pendant que le catéchiste crie, s'égosille à appeler les Borogoudiens qu'on aperçoit, là-haut, perchés sur les rochers, en train d'abattre des arbres, je m'assoies sur une pierre à l'ombre d'un palmier. Enfin, on répond ; nos montagnards dégringolent avec la rapidité des singes et nous tenons bientôt l'assemblée. Le catéchiste ouvre le feu et prononce son discours :

“ — L'an passé, dit-il, vous avez supplié le Swami (mon prédécesseur) de venir vous enseigner sa religion, vous aviez alors l'intention de vous faire chrétiens et... ”

— Et nous l'avons encore, interrompt le chef, et nous l'avons tous. Tous nous voulons marcher par le même chemin. A tous il nous faut le même verbe et le même sentier. ”

Et voici une douzaine de bambins et bambines qui récitent en khonde, sans broncher, *Pater, Ave, Credo*.

J'étais aux anges, je vous assure. Il a été ensuite conclu que désormais hommes et femmes assisteraient aux prières. le matin avant d'aller au travail et le soir à leur retour de la forêt. A la fin de la mousson, je reviendrai avec le catéchisme-image leur mettre l'esprit et les yeux en fête. Et bientôt l'eau sainte coulera sur le front, et la sainte Eglise, notre mère, comptera cent cinquante enfants de plus.

Missionnaire Rajah.

Vous parler de ma visite au village de catéchumènes, et de catholiques surtout, serait inutilement reprendre le même refrain. J'ai constaté chez tous une dose de bonne volonté peu commune. Si cependant j'avais un prix d'excellence en cette matière, mon choix serait bientôt fait : Dombogouda aurait la palme. C'est un village de soixante foyers, situé au centre d'une très jolie vallée.

Mais là que de difficultés assombrissent l'horizon ! C'est dans ces parages que mon prédécesseur a été qualifié de socialiste !. Et moi aussi j'ai eu l'honneur d'avoir maille à partir avec le "Manager" du Rajah de Borogouda. J'ai été traité d'intrus, de semeur de divisions. A l'en croire, je ne suis allé à Dombogouda que pour ordonner aux paisibles habitants de là-bas de ne plus payer d'impôts, de ne plus fournir de corvées.

Un autre chef qui, il y deux ans, demandait à se faire chrétien, mais qui, intimidé par un chef supérieur, est devenu mon pire ennemi, m'en a joué des siennes aussi.

Il m'a décoré du titre de "*rajah supplanteur du rajah de Bodogouda.*" Quelle idée vous faites-vous d'un rajah qui n'a pour tout royaume qu'une grande bourse... vide !

Il paraît que le jour où je baptiserai nos gens de Dombogouda, nous aurons un feu de joie allumé par ce fameux chef. Les maisons des chrétiens en feront les frais... Nous verrons.

Pour couronner tout cela, la fièvre est venue me surprendre dans ma hutte. Je me console facilement de tous ces agréments de la vie, en songeant que c'est là la monnaie avec laquelle on s'achète un billet de première classe pour le ciel.

Le Retour.

Aux premiers jours d'avril, je repris le chemin de la plaine. Grâce à mon catéchiste, je fis alors une imprudence dont, d'ailleurs, je n'ai pas le moindre brin d'attrition. Au moment du départ, le catéchiste m'aborde d'un air mystérieux :

— Il fait chaud, Père !

— Ah ! ne m'en parle pas.

— La nuit il y a un beau clair de lune.

— Que m'importe ? La nuit, je dors.

— Il importe si bien que nous pourrions voyager de nuit.

— Y songes-tu ? Et les tigres ?

— Les Khondes nous accompagneront armés de leur hache et de leur arc ; de plus chacun prendra un tison en main.

— Eh bien, essayons !...

Audaces fortuna juvat !... Nous nous aventurâmes en pleine forêt, en pleine nuit. Pour comble de chance, alors que nous n'étions qu'à mi-chemin, la semelle d'un de mes souliers jugea à propos de prendre la tangente ! Enfin, vers les six heures, nous arrivions à Sourada après cinq semaines d'absence. En fait de tigre, nous ne rencontrâmes que des poules et des coqs sauvages qui s'envolaient à notre approche.

Quelques jours après, je commençai une nouvelle campagne à peine achevée les jours derniers. Maintenant, j'attends la fin des pluies et, en l'attendant, je fais le curé : Je baptise, je marie et j'enterre.

LES MALANGAINES

OU

DANSES NATIONALES DE LA NOUVELLE-POMERANIE

Par le R. P. BERNARD BLEY

De la Société du Sacré-Cœur d'Issoudun, missionnaire à Vlavollo

Un missionnaire de la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun envoie sur les danses traditionnelles de l'île de la Nouvelle-Poméranie cette notice pittoresque. C'est tout un côté inconnu des mœurs canaques, qui se révèle dans ces réjouissances ; et à ce titre les pages suivantes méritent d'attirer l'attention.

I

 E long de Blanche Baie, dans l'intérieur des terres et au-delà de la côte du Nord, les Canaques préparent des fêtes solennelles. Dans toute la contrée, un courant entraîne les sauvages vers les missionnaires. Ils veulent affirmer, par de grandes démonstrations, leur résolution de s'enrôler dans l'Église catholique. A Vlavollo, ils se préparent à célébrer, par des danses, l'achèvement de la chapelle de la mission ; à Malagoune, ils veulent solenniser la cérémonie du baptême. Sur les deux versants de la presqu'île, le soir, on entend des échos sauvages. Ce sont les chœurs de danseurs qui s'exercent.

* * *

Le lundi 11 mars, nous parcourons le chemin de Kinigou-nau à Vlavollo, afin de pouvoir être présents, le lendemain,

à l'ouverture matinale des fêtes. La grande allée qui conduit de l'église au rivage de la mer est tendue de verdoyants branchages et de feuillages colorés. C'est l'ornementation traditionnelle de l'emplacement destiné à la *malangaine*. Ce qui, aux yeux des Canaques, rehausse singulièrement la décoration, ce sont les nombreuses banderolles aux joyeuses couleurs, qui palpitent glorieusement.

Dès l'aurore, affluent les spectateurs, tandis que les danseurs achèvent leur toilette dans les profondeurs des forêts. Ce sont des coulisses dignes de la scène. Et quel décor ! Le grand soleil s'est élevé sur le miroir immense que fait la mer tranquille. Tout est splendeur, tout est éblouissement. De l'île de Watton et de mille points de la cité accourent de légères pirogues. Elles tracent des sillons brillants sur la surface d'argent et de cristal. Cette fête de lumière et de silence prélude au tumultueux divertissement qui va suivre. Il faut écarter la foule massée devant l'église, afin d'y installer des chaises. Nous prenons place à la suite de Mgr Couppez.

* * *

Voici le commencement, attention !

Un cortège de femmes fait son entrée. Elles sont placées sur deux rangs. Leurs têtes sont encapuchonnées d'un vraie buisson de feuilles diversement nuancées ; des colliers de baies entourent leur cou ; pour vêtement, elles ont un jupon de grandes feuilles rouges et vertes ; elles tiennent dans leurs mains des bouquets de fleurs et de plumes. Les musiciennes s'accroupissent au milieu de l'allée. Un signal, qu'elles donnent par un roulement de tambourins, indique le commencement de la première des cinq danses qui forment le programme de la fête.

À part le saut rythmique des pieds, il n'y a aucune ressemblance entre les malangaines et les danses européennes.

Il y a quelque temps, la fanfare d'un navire de guerre allemand vint jouer les plus beaux morceaux de son répertoire dans l'île de Matoupi. Malgré l'attrait de la nouveauté, le talent des artistes, l'ardeur avec laquelle ils s'époumonaient à souffler dans les brillantes trompettes, la musique européenne n'eut aucun succès. En même temps se donnait par là une *malangaine* ; les Canaques n'eurent d'yeux et d'oreilles que pour elle. Le concert allemand essuya un échec complet !

Les danses des hommes sont autrement belles et savantes que celles des femmes. Il faut dire d'abord que s'il est un sexe remarquable ici, les hommes peuvent, avec plus de droit que les femmes, en revendiquer le titre et l'honneur. Ils ont plus qu'elles le goût de la parure et le souci de la toilette.

* * *

To Varcarat, le plus grand chef de cette côte, préside en personne la danse de cléture. Sa bande arrive en bon ordre. Tous ceux qui la composent poussent ensemble de grands cris, et envoient autour d'eux des nuages de poussière. Ils entrent dans l'arène sur trois rangs. Les têtes sont empanachées d'un cimier de plumes ondoyantes. Les chefs ont de plus une bande rouge qui lie les cheveux. Ce qui paraît encore de l'épaisse chevelure est enluminé de couleurs. A la nuque est suspendue une grande touffe de feuilles colorées. Les reines sont enjuponnées de la même étoffe. Autour du cou s'enroule un collier de dents d'opossum ; autour de la taille une ceinture de coquillages, autour des bras, des anneaux d'or ou de corail. Le buste, les jambes surtout et la barbe même sont bizarrement badigeonnés. La bouche, les lèvres, la langue sont teintées d'un rouge de sang. C'est en mâchant du bétel qu'ils se procurent cette dernière beauté.

Qui sait si ce fard n'est pas destiné à suppléer une teinture plus naturelle autrefois en honneur ! Ces cannibales ne

dansaient-ils pas les *malangaines* après d'horribles festins, la bouche toute dégouttante du sang de leur victime ? Ce que l'on connaît de leurs mœurs ne rend que trop vraisemblable cette supposition. Mais faisons trêve à ces lugubres réminiscences. Ce jour est tout à la joie.

* * *

Revenons à nos danseurs. Leur costume est complété par deux hochets de bois peint, ornés de fleurs et de plumes, qu'ils tiennent de leurs deux mains. To Varcarat est accompagné d'un enfant de sept à huit ans, qui va danser à côté de son auguste père. On ne saurait former trop tôt la jeunesse aux belles manières !

Le grand chef domine ses hommes de toute la tête. C'est un géant, un Goliath, un fameux tueur et mangeur d'hommes, célèbre par la façon expéditive dont il exécutait ses condamnés. Il se tourne vers sa bande avec un grand geste de chef d'orchestre, en disant : " Enfants, attention ! "

A ce signal s'ouvre la danse, avec une solennité extrême. Après quelques mouvements, les danseurs s'accroupissent tous ensemble, en levant les hochets fleuris. Le silence est lentement rythmé par des sons amortis. C'est la parade, la présentation des armes. Puis les tambours se réveillent, presque en sursaut, et résonnent avec une vivacité extraordinaire.

* * *

Voilà nos Canaques lancés ! Quelle animation ! quel entrain ! quelle furie ! C'est le *tambaran*, " la danse du démon " ; vraiment elle mérite bien son nom. En même temps que tout remue, les bouches sanglantes s'ouvrent largement, et il en sort une mélodie qui ne ressemble à rien. Il y a du majeur et du mineur, du chromatique, du bichro-

matique, du mélodramatique. Les notes se précipitent, saccadées, échevelées, torrentueuses. Les récitatifs, les trilles, les ritournelles, les roulades exécutés par les faussets, se suivent, se répètent, se mêlent, variés de soli et de duos. Cette gymnastique enragée est un simulacre de guerre. Véritablement dans cette fougue, dans cette impétuosité de musique et de mouvement, l'on sent la fureur guerrière, *furor bellicus* des primitives batailles, où les assaillants s'empoignaient corps à corps. Quand l'on a suivi pendant un quart d'heure cette succession effrénée de sons et de sauts, les oreilles tintent, les yeux papillotent, l'on se sent presque grisé, pris de vertige, et l'on éprouve le besoin de se distraire.

* * *

La danse ne mollit pas, une heure durant. Les intrépides exécutants sont tout ruisselants de sueur, dévorés de l'ardent soleil qui éclate au milieu du ciel, car il est midi passé. Ils ne se donnent pas un instant de repos, ils ne relâchent pas une seconde de leur attention, ne regardent pas même les spectateurs : ils sont tout aux bizarres complications de leur jeu.

Oui, elle porte bien son nom, la danse du démon ! Voici des siècles que les légions mauvaises l'exécutaient avec frénésie au milieu de ces peuples. De quel entrain elles égorgeaient leurs victimes, les dévoraient sans merci, trépi-gnaient de joie sur les cadavres palpitants, hurlaient des tempêtes de clameurs, qui retentissaient jusqu'au fond des enfers ! Oh ! combien de générations ont foulé ce sol, tandis que jamais ne s'interrompait la diabolique bacchanale ! Autour des berceaux, autour des bûchers, autour des tombeaux, elle battait son plein, sanglante, meurtrière, exterminatrice, partout ramassant les victimes dont elle défrayait ses funèbres orgies.

La dernière malangaine s'éteint dans l'embrasement du soleil. Les poitrines sont haletantes, la sueur ruisselle le long des membres exténués. Le chef de Vlavollo vient solennellement planter en terre, devant son illustre invité de Ralavoul, une flèche enguirlandée, entourée de *divara* et emmanchée d'un grand os. C'est le tribut de sa reconnaissance. Les danseurs se réfugient dans la fraîcheur de la forêt, où les attend le festin qui complète la fête.

II

Ahuris de ce vacarme, de ce décor, de ces scènes, nous rentrons à la maison. La véranda est encombrée d'indigènes, qui, cette fois, ne sont pas fâchés que les *malangaines* aient pris fin. Ces braves gens sont en liesse ; les mines les plus farouches s'épanouissent.

Mais rien n'égale le ravissement des missionnaires, car ces danses baroques ont aujourd'hui une grande signification. Les Canaques ne pouvaient donner une démonstration plus éclatante de la résolution qu'ils ont formée, d'appartenir à l'Église catholique. Ils ne pouvaient faire à la vraie foi un accueil plus solennel. Comme David, ils ont joyeusement dansé devant l'arche qui porte le salut du monde. Dieu nous pardonne si nous avons un peu ri, comme l'irrévérencieuse Michol ! Nous l'avons fait plus innocemment qu'elle.

Il y a quelques mois à peine, toute cette population ne regardait les missionnaires qu'avec indifférence et dédain. Chez plusieurs couvait une hostilité sourde, menaçante, qu'il fallait contenir par la crainte. Les *teachers* vesleyens ne se faisaient pas faute d'envenimer les haines et de multiplier les préventions. Quel changement et quelle soudaineté ! La dernière *malangaine* ne le laissait guère prévoir. Elle avait eu lieu à l'occasion de l'égorgement d'une jeune

filles, et l'obscénité de la danse fut dignement couronnée par la féroce du repas. En vain le P. Cremaille avait essayé d'empêcher ces horreurs. Aujourd'hui le souffle de la Pentecôte a passé sur ces terres, les cieux sont balayés, l'air est assaini, les cœurs sont renouvelés.

* * *

Le lendemain est désigné pour les danses de Malagour. Pendant la nuit un gros orage a crevé sur la montagne. Les ravines qui servent de chemins sont comblées par des torrents, dont il faut attendre l'écoulement. Une journée de soleil tropical a bien vite séché la lessive que la terre a subie.

Le jeudi matin, nous sommes en route, des caravanes d'indigènes nous précèdent. On va à la *malangaine*.

Nous sommes encore loin du rendez-vous, que déjà le résonnement des tambours et l'écho des chants nous avertissent que la fête est commencée. C'est qu'il a fallu s'y prendre à temps. Pas moins de dix-neuf *malangaines* sont annoncées. Jamais on n'en avait tant vu. C'est qu'aussi jamais pareil jour de fête ne s'était levé sur l'île de la Nouvelle-Poméranie, fête des âmes rachetées, fête de la lumière retrouvée, fête du ciel reconquis !

Nous prenons place sur la véranda. On y peut jouir de la vue de trois danses, qui se déchainent simultanément. La cacophonie est merveilleuse, et le tapage assourdissant. Ce n'en est que plus beau.

* * *

Le R. P. From nous présente To Litour ; c'est le chef légendaire de Bérindni, qui accueillit Mgr Navarre et les premiers missionnaires.

Il les entoura toujours de sa protection, et aujourd'hui il triomphe de leur succès.

Il est vrai; désormais, le bon To Litour, presque aussi vieux que le feutre décrépit qui couvra son chef, n'est plus qu'une ruine. Ses jambes fléchissantes se refusent à danser; sa voix chevrotante se refuse à chanter. Une mince barbe blanche encadre sa figure défraîchie. Il est vêtu d'une grande jaquette blanche et d'un pagne bleu.

— C'est moi, dit-il à tout venant, c'est moi, l'ami des missionnaires; c'est moi qui les ai reçus. Et il raconte, en style homérique, l'arrivée des illustres étrangers... Il en réclame un pour lui. Autrefois, Bériidni avait été une station catholique, la première de l'île. On remarqua que le lieu, enfermé entre les montagnes et la mer, est peu favorable comme centre de mission, et on l'abandonna, avec l'espérance d'y revenir plus tard, quand les missionnaires seront plus nombreux.

To Litour nous fait signe, quand arrive le tour de danser pour ses hommes de Bériidni. Il s'en va les trouver, et leur tient cette laconique harangue :

— Enfants, dansez bien, c'est pour le chef des missionnaires ! ”

Puis il les réunit tous autour de Mgr Couppé, pour qu'ils protestent de leur commune résolution d'être catholiques. Pour bien afficher leur intention, ils demandent un signe à placer sur leur poitrine. Monseigneur le leur promet, et To Litour revint peu après à Kinigunam chercher les médailles que portent aujourd'hui tous les hommes.

* * *

Dans un village, le *teacher* a fait mille efforts pour préserver les Canaques de la “*contagion*” catholique. Il a prodigué les menaces, les calomnies, comme des choses qui ne lui coûtent rien. Mal lui en a pris. Pour protester, nos paroissiens sont venus nombreux; valides et invalides, jeunes et vieux, ont fait une longue route, afin de prendre part à la

démonstration. Et ils dansent avec d'autant plus d'entrain qu'ils ont l'intention de morfondre le missionnaire noir.

* * *

On aperçoit dans la foule l'un des chefs qui ont conduit tout récemment la guerre contre la Compagnie allemande.

Ennemi personnel des missionnaires, il a juré de faire cuire la cervelle du P. Bley dans son crâne (c'est moi) ! et de la manger. Alléché par la fête, il est là, blotti dans la mousse, tremblant de donner l'éveil. Monseigneur le fait inviter à se présenter sur la véranda. Notre homme ne s'en soucie guère. Il a peur d'être saisi, dépecé, rôti et mangé, ou tout au moins pendu. Il faut qu'on aille le chercher, qu'on le rassure, qu'on l'entraîne. Au bas du petit escalier, il se cramponne à la rampe. Pas moyen de l'en déloger. Il se méfie ! on lui a sans doute préparé là-haut un guet-apens. Les autres chefs l'entourent, essayant de dissiper ses soupçons :

“ — Vois-tu ? lui dit l'un deux en lui montrant l'évêque ; celui-là est le chef de la foi. ”

Et prenant dans sa main la croix qui brille sur la poitrine de Monseigneur, il ajoute :

“ — Ceci est le signe de la paix. Le missionnaire qui le porte ne fait pas la guerre. ”

A moitié persuadé, le bonhomme se risque à mettre le pied sur l'extrême rebord de la véranda, prêt à enjamber l'espace au premier signal d'hostilité.

Comme tenue, il laisse beaucoup à désirer. Son *lava lava*, ramené sur l'épaule, ne le couvre guère. Il ressemble à ces vieilles statues rongées, ébréchées, éborgnées, dont les musées archéologiques se sont enrichis.

Après une courte halte dans le périlleux voisinage des Blancs, notre héros redescend, s'estimant heureux de se sentir encore intact et *cru*, et va faire part à ses compagnons de la miséricorde du “ Chef de la paix. ”

Le soir, quand nous repartons, c'est, tout le long de la plage, un fourmillement bigarré de Canaques encore vêtus de leurs ornements de danse. Un alignement d'une trentaine de pirogues s'échelonne le long du rivage. En même temps que notre canot démarre, la flotille s'ébranle ; les barques légères courent sur l'eau, les sillages se croisent, les salutations se répondent.

Là-bas Malagoune, et son presbytère, et la pauvre église, et les arbres s'effacent, dans le silence et la solitude, tandis que pour toujours se grave, au fond de nos mémoires, le souvenir de ces joies et de ces espérances.

* * *

Le matin du dimanche 24 mars, s'est levé le soleil qui doit éclairer le plus beau jour qu'ait encore vu la mission. Dans l'office du jour, l'Église fait lire à ses prêtres les paroles d'Isaïe !

“ Réjouissez-vous, femme stérile, qui n'enfantez pas : Que votre voix éclate et crie, vous qui n'engendrez pas, car voici que les enfants de l'abandonnée sont plus nombreux que ceux de l'épouse ! ”

Elles sont toujours vraies, toujours vivantes, toujours agissantes, les paroles de nos Saintes Écritures.

Aujourd'hui plane sur le village canaque de Vlavollo l'ombre du Très-Haut. Pauvre terre aride, qui as pleuré durant des siècles sur la stérilité, tressaillie d'allégresse !

Quatre-vingt-quatre catéchumènes vont recevoir la rosée régénératrice. Parmi eux se trouvent les chefs les plus considérables des environs.

* * *

A 7 heures du matin, dans la flèche légère de l'église se balance la cloche. Un frémissement de joie traverse l'espace.

Le long des allées qui conduisent à l'église, s'acheminent des groupes nombreux. Tous ont leurs habits de fête, des

lava-lava aux claires couleurs. Du sein de la foule émergent de grands hommes qui la dominent de toute la tête. Ce sont les chefs de la forêt. Leur attitude est noble et fière. Ils ne perdent pas un pouce de leur taille ni de leur dignité. Leur front porte le signe d'une gravé résolution. "*Baisse la tête, fier Sicambre*". Dans un instant ces têtes altières se courberont sous la main du prêtre de Jésus-Christ.

Ils se tiennent debout dans l'église, rangés en bel ordre, distribués en trois groupes. La foule envahit le reste de la nef et reflue au-delà de la grande porte. Les chevelures, peintes en jaune, en rouge, en bleu, font l'effet d'un champ de blé, émaillé de pavots et de bluets. Le chevet de la nef est tapissé de grandes palmes vertes, de feuillages et de fleurs éclatantes

* *

La cérémonie s'ouvre par le saint baptême. Chacun de nous administre le sacrement à une trentaine de Canaques. La sueur coule, les bras se fatiguent ; mais qu'elle est douce et reposante, la fatigue de la moisson !

C'est fini. Nous venons de donner à l'Eglise, en un instant, quatre-vingt-quatre enfants. Nous avons fait une noble conquête, nous avons dilaté le royaume de Dieu sur la terre, nous avons élargi le ciel lui-même.

Mgr Couppé célèbre le saint sacrifice. Plus de deux cents chrétiens s'approchent de la sainte Table. Parmi eux sont tous nos nouveaux baptisés, qui font leur première communion.

* *

La dernière main n'est pas encore mise à l'œuvre divine. Né dans les fonds sacrés, nourri de l'Eucharistie, le néophyte doit recevoir son achèvement à la confirmation. Sur la robe immaculée du baptême, empourprée du sang de l'Agneau immolé, l'Esprit-Saint doit mettre les reflets de sa flamme pure.

Après la messe, le pontife procède à l'administration du sacrement qui rend parfait chrétien. Quand il se tourne vers le peuple, dans la majestueuse splendeur de la chape, couronné de la mitre, la crosse à la main, les assistants sont émerveillés. Ils parlent si bien aux yeux et aux cœurs, les rites de la véritable Église catholique !

Vous avez de belles choses : la majesté de vos cathédrales, la pompe de vos solennités, la féerie des illuminations. Et que n'avez-vous pas ? Ce que vous n'avez pas, ce que vous n'avez plus, c'est cela : le baptême de tout un peuple.

* * *

Mais on prépare un autre festin, là-bas, sous la longue allée de citronniers. Indifférents à toutes les impressions matérielles, les estomacs s'étaient endormis. Ils s'éveillent maintenant et, en rustres qu'ils sont, demandent à manger.

Un grand *caicaï* réunit les nouveaux convertis. On a égorgé quarante poulets, on a fait bouillir des chaudronnées de riz, on a préparé d'immenses soupières de sauce. Les tables s'allongent sous la verdoyante tonnelle ; à l'entour les convives prennent place et travaillent des doigts et des dents. Les poulets sont déchiquetés. Le riz et les sauces distribués sur les feuilles de bananes. Quels rires et franches lippées sous l'avenue embaumée !

Le soir du même jour, se faisaient inscrire cinquante Canaques, qui veulent recevoir le baptême et s'engagent à assister aux instructions préparatoires. A peine cette terre a-t-elle donné sa récolte, qu'il faut de nouveau l'ensemencer. Il n'y a pas d'hiver qui engourdisse la fécondité de la grâce !

Une promenade à Watom

C'est aujourd'hui le 25 mars, l'Annonciation de la sainte Vierge. Ne célébrerons-nous pas la pieuse fête par une gran-

de promenade ? Une grande promenade ! quelle joie en saluait l'annonce aux jours anciens des études classiques ! De quels pas vifs et légers, dans la fraîcheur matinale, nous foulions les sentiers ! Aujourd'hui c'est d'une promenade en mer qu'il s'agit. Il y a longtemps que l'île de Watom nous nargue là-bas à l'horizon. Entourée du grand fossé que la mer lui fait, elle se croit inabordable. Dans l'ombre de la montagne et sous le voile de sa forêt, elle semble cacher des mystères qui sollicitent notre curiosité. Allons *découvrir* Watom.

* *

On se hâte d'appareiller. Le grand canot démarre.

Trois heures de navigation sous le plus implacable des soleils nous mènent au rivage de l'île. Bien vite nous allons sous les arbres nous étendre à l'ombre et faire honneur à un petit repas champêtre.

* *

Les naturels s'approchent, nous entourent, s'accroupissent, forment un grand cercle autour de notre petite caravane. Ils ont l'air d'ourdir quelque complot. Des chuchotements courent le long des rangs. Quelques-uns se lèvent, s'enfoncent dans la forêt. On entend appeler quelqu'un de " connaissance " d'une voix caressante et persuasive. Ils reviennent lentement, suivis de l'individu en question ; il a l'air de se faire prier ; mais on lui présente une noix de coco. Attiré par l'appât, le personnage approche, franchit le fourré ; on entend sa voix qui est tout à fait grognante. Soudain trois ou quatre Canaques se précipitent sur lui, lui lient avec de fines lianes les pattes, la queue, le groin, car c'est un cochon, qui manifeste par des cris vigoureux l'indignation que lui cause cette trahison. Le pauvre animal,

attaché à un bambou, nous est gracieusement offert avec deux poules, des bananes et des amandes.

Bien entendu, ces cadeaux ne sont pas gratuits. En échange les indigènes demandent . un missionnaire. Ils s'engagent à lui construire une hutte. Le marché est conclu et nous espérons que le contrat sera fidèlement observé.

Puis nous entreprenons l'ascension de la montagne, car Watom n'est qu'une montagne surgissant brusquement de la mer.

* * *

La description en est à la fois tentante et désespérante. Les vocabulaires d'Europe ne sont pas faits pour peindre les couleurs et les formes de ces contrées, de même que les idiomes de nos Canaques n'ont pas de mots pour exprimer vos frimas, vos brouillards, vos neiges, vos glaces, vos mers d'ardoise, votre ciel grisaille.

L'île est une roche granitique qui affleure fréquemment le sol, s'effile en crêtes aiguës, se crévasse en ravines. Mais la pierre n'est pas stérile comme chez vous. La plus grande partie de Watom est occupée par une forêt compacte. Les panaches des palmiers, les têtes des cocotiers égaient de leur claire verdure les immenses feuillages des essences tropicales, qui s'amoncellent en massives pyramides contre les sombres profondeurs du ciel bleu. L'ombre opaque est traversée de faisceaux d'ardente lumière, émaillée d'éclaircies où se concentre la splendeur refoulée du soleil.

Quand l'on émerge de la grande forêt, c'est de toutes parts l'enveloppement infini de l'azur du ciel et de l'azur de l'Océan. L'île montagneuse s'en va de l'un à l'autre, s'enivre en haut de lumière céleste, se plonge en bas dans la transparence des eaux. Il nous faut payer cher notre place à ce spectacle ; c'est à croire que, sous l'accablement de la chaleur, tout ce qu'il y a d'humide en nous va suinter par les pores distendus. L'île n'est bientôt plus qu'une étuve,

qu'une grande rôtissoire, où notre substance *mijotte* doucement.

* * *

Je vous confie ce détail qui n'est peut-être pas digne de passer à la postérité. Écarté dans un fourré, j'enlève ma chemise, je la tords et la mets dans ma poche.

O Watom, tu en as bien vu d'autres sans chemise !

Ils sont, en effet, sans chemise ces enfants qui se joignent à nous et qui nous tiennent familièrement compagnie. Et ils n'ont pas un vêtement plus complet, ces indigènes dont nous faisons la rencontre dans les sentiers. Ils nous rappellent Adam se promenant sous les ombrages du Paradis terrestre, avant que Dieu lui eût fait une tunique.

* * *

Du fond d'une échancrure nous arrive le bruissement d'un petit ruisseau qui court vers la mer. Quel plaisir de s'y désaltérer et de s'y rafraîchir !

La forêt est toute roucouillante. De beaux pigeons, dont le plumage est richement lustré, y foisonnent. Ils se nourrissent de noix de galle qu'ils avalent avec la brou charnu. Cette dernière partie suffit pour leur alimentation. Une fois la digestion faite, ils rendent complaisamment la noix intacte avec son amande, pour l'usage de l'homme, qui s'accommode volontiers de ce résidu. Nos Canaques, armés de fusils, chassent l'appétissant gibier. D'autres pièces sont abattues. Ajouté aux cochons et aux poules, ce butin nous promet un repas plantureux.

Vous ne savez pas apprécier le cochon, sa vertu, ses mérites ; vous êtes mal placés pour porter un jugement équitable sur le précieux animal. Quand on se nourrit presque exclusivement de conserves envieux, affadies,

éventées dans leurs pots de fer battu, quand une perspective ininterrompue de conserves traverse le passé, le présent et l'avenir, comme une avenue sans fin, dont rien ne rompt la géométrique monotonie, ah ! quel effet produit un quartier de cochon frais ! Dieu pardonne ces minutes de gourmandise aux pauvres missionnaires.

* * *

Nous rentrons à Vlavollo avec notre captif amarré au fond du canot, la mémoire toute embaumée des belles scènes que nous avons contemplées, le cœur pénétré de chrétienne compassion pour les pauvres indigènes qui nous ont fait un si bienveillant accueil.

Conclusion

Les jours que nous avons encore à passer au milieu des missionnaires et des sauvages s'écoulent rapidement. Le moment du départ approche.

Un dimanche matin, au sommet du canal Saint-Georges s'esquisse le *steamer*, qui doit nous transporter à Batavia. Son nuage de fumée, ses flancs robustes, son allure rapide le distinguent des *schooners* qui fréquentent ces parages.

Le 6 juin au soir, le *Lubeck* dérapé. Il faut quitter la chère mission. Notre cœur s'est enraciné dans cette bonne terre, et le moment de la séparation est plein de larmes.

Après des embrassements attendris, après une dernière bénédiction reçue de la main apostolique qui a formé la chrétienté, nous entendons le signal du départ. Le sifflet rauque semble l'écho du déchirement qui se fait dans nos cœurs. Le drapeau arboré sur la mission nous envoie ses salutations. Dans ses plis flottants nous sentons battre les âmes auxquelles la nôtre s'est attachée.

Adieu, Nouvelle-Poméranie, terre heureuse où nous avons

vu les prodiges de la grâce ! Adieu, chers petits Canaques de l'orphelinat, dont les sourires ont si souvent répondu aux nôtres, âmes prédestinées, espérance de la mission, prémices de la foi ! Adieu, nouveaux baptisés, sur la tête desquels notre main tremblante a fait couler l'eau régénératrice ! A vous aussi, adieu, pauvre petit cimetière, là-haut sur la butte, champ d'honneur, où reposent ceux qui sont tombés durant le combat ! Adieu, humble et modeste chapelle, où donne ses battements silencieux le cœur qui vivifie tous les courages, tous les sacrifices, qui recueille toutes les prières, tous les amours, tous les honneurs ! Adieu, vaillants missionnaires, nos pères et nos modèles, que l'ardent amour des âmes entraîne sur ces rives, à 1000 lieues de leurs patries et de leurs familles, dont toute la vie se consume au salut des sauvages et à la gloire de Dieu ! Adieu, admirable évêque, dont la tendresse, le dévouement et l'héroïsme sont le fondement de tout l'édifice, sauveur d'un peuple reconquis, pasteur d'un troupeau retrouvé !

Voici que tout se mêle et tout s'efface devant nos yeux mouillés de larmes. La pointe de Bérigni nous dérobe Blanche-Baie et Kinigouan.

Adieu ou plutôt au revoir !

GUERISON ET CONVERSION

DE

FUMEURS D'OPIUM

DU TCHE-LI SUD-OUEST

En annonçant la mort du R. P. Isoré tué par les Boxeurs, le R. P. Desmarquets a communiqué ce remarquable et intéressant travail du vénérable religieux. Nous nous empressons de le publier. Le meurtre de l'auteur de ce récit lui donne une poignante actualité.

**Lettre du R. Père Isoré, de la Compagnie de Jésus,
au R. P. Maquet, supérieur de la mission.**

Tchao-Kia-Tchoang, 5 septembre 1899.

 **M**AN dernier, à l'approche des rebelles, une terreur salulaire se répandit dans tout le pays et toucha bien des âmes que les exhortations des missionnaires les plus habiles n'avaient pu ébranler. Or, j'avais, parmi les chrétiens de mon district, de malheureux fumeurs d'opium, quelques-uns adonnés à cette funeste habitude depuis quelques années seulement, d'autres depuis vingt et vingt-cinq ans. Durant tout ce temps, pas de confession, pas ou peu de prières, pas même de travail; une vie de fainéantise, d'abrutissement. A peine leur restait-il assez de forces pour aller la nuit marauder dans les champs ou

les basses-cours, et jouer de mauvais tours à leurs parents et compatriotes ; tous, réduits à la misère, étaient la honte de leurs familles et de la chrétienté.

Ces pauvres gens, chez lesquels la conscience sommeillait mais la foi veillait encore, essayèrent pourtant de s'approcher des Sacrements, au moins de la Pénitence. Mais si leur ferme propos fut sincère, il ne pouvait être durable ; l'habitude de l'opium est si terrible qu'il faut une cure et des soins spéciaux pour la guérir, et en ce moment-là, avec les alertes quotidiennes, il ne fallait pas y songer. Cependant la grâce continuait son œuvre au fond de ces cœurs si longtemps sourds à son appel.

* * *

Sur ces entrefaites, moururent plusieurs fumeurs d'opium, un entre autres qui eut la figure dévorée par un chancre, et proclamait devant qui voulait l'entendre que ses horribles souffrances étaient la juste punition de sa passion. Le bruit courut en même temps que des ordres sévères allaient être affichés contre les fumeurs et qu'ailleurs, ils étaient déjà en voie d'exécution. Enfin on se redisait un sermon prêché, ici, autrefois par le P. Fourmont, mais enjolivé par l'imagination chinoise d'additions plus ou moins orthodoxes :

“ Aux fumeurs d'opium, un seul remède, la prison et des chaînes, le jeûne et des coups ! Ce sont des brutes qu'il faut traiter en brutes ; pendant la vie, pas de confession ; à la mort, pas d'Extrême-Onction (c'est là la peine des peines), enfin après la mort, pas de prières, les fumeurs d'opium descendant tout droit en enfer ! ”

Ils avaient espéré que ma naïveté se laisserait prendre à leurs belles promesses et que je leur accorderais l'absolution dès qu'ils le voudrait. Quand ils virent comment je traitais les joueurs de sapèques, les pénitences publiques et les gages de conversion que j'exigeais avant de les admettre,

il se dirent que sans doute ils seraient encore moins bien traités et n'osèrent même pas se présenter.

Alors, comment faire ? Mourir sans Extrême-Onction, comme des païens, comme des chiens, eux, de vieux chrétiens, tout ce qu'il y a de plus vieux ! Impossible. Se convertir ? mais c'est bien difficile, bien long, bien aléatoire !..

* * *

Au moment où j'allais revenir à Hien-Hien, l'un d'eux, T'ai-Wenn, tomba malade de la dyssenterie, souvent mortelle pour les fumeurs d'opium. Il eut peur de mourir ; n'était-ce pas, lui qui avait introduit le funeste narcotique dans le pays ? Après avoir rempli plusieurs années l'office de catéchiste avec un talent remarquable, il revint un jour chez lui avec la maudite drogue. Depuis lors que de malheurs, que de péchés accumulés ! il avait dû quitter son emploi, vendre une à une toutes ses terres, vivre de rapines et de moyens inavouables ; il avait vu surtout son exemple devenir contagieux... Et il allait paraître devant Dieu, après vingt-cinq ans de cette vie et avec ce cortège d'imitateurs ? Il résolut d'en finir, coûte que coûte, et il attendit mon retour pour m'exposer son plan.

A peine étais-je descendu de char, qu'il se présentait. Dès l'abord, je ne pris pas au sérieux le projet qu'il me soumit. Comment, en effet, réussir à persuader à tous les fumeurs d'opium de vouloir se corriger sérieusement, et pour cela de venir s'installer à la résidence, subir une exhortation, suivre un régime et payer les frais de nourriture ? Car tel était son projet. Mais il revint à la charge avec tant d'insistance, répondit si pertinemment à mes difficultés, fit enfin preuve de tant de résolution qu'après avoir prié et consulté, je me sentis ébranlé. " Qui sait, me disais-je, si ce n'est pas là un de ces coups de la grâce, une de ces dernières miséricordes

du Sacré-Cœur, une de ces expansions extraordinaires de tendresse du Refuge des pécheurs ? Et quand même de ces pécheurs il ne s'en convertirait qu'un, les peines et les ennuis que me causera cette œuvre nouvelle ne seraient-ils pas assez payés ? Essayons. ”

Je posai mes conditions : chacun devait, en entrant, déposer entre mes mains tout son attirail de fumeur, payer une ligature pour les dix premiers jours de séjour, et autant pour les suivants, se soumettre franchement au règlement que j'allais élaborer, et se rendre tellement solidaire des autres que la faute d'un seul serait celle de tous, et l'absence d'un seul pour empêcher la réunion de tous les autres ; il fallait que le mal fut absolument détruit.

Treize se soumirent à mes exigences et au jour dit, le 29 juillet, je vis arriver mes nouveaux pensionnaires, se traînant péniblement, n'ayant pas même la force de porter leur *poukai* (litterie). Chacun alla déposer chez le catéchiste la rétribution convenue, que des amis avaient dû quêter pour eux dans le village ; puis on vint me remettre les instruments de péché : la pipe, avec son fourneau à étroite embouchure, la lampe, une longue aiguille, la boîte à opium le plateau, etc., etc. J'installai tout mon monde dans la grande salle d'étude du collège, après avoir pris la précaution de fermer à clef toutes les autres, excepté le réfectoire.

Quand ils furent réunis, je leur déclarai que, pour le premier jour, je n'imposais pas d'autre règlement que la défense absolue de sortir ou de communiquer avec le dehors sans ma permission ; pour le reste, libre à chacun de s'arranger comme il voudrait, en dehors des repas et des prières en commun. Impossible en effet d'exiger autre chose les premiers jours, l'abstinence de l'opium devant les réduire à un état de prostration excessivement pénible ; plusieurs même craignaient de tomber gravement malades et hésitaient à se soumettre à ce jeûne salutaire ; mais les autres les exhortaient en les assurant qu'il fallait avoir la foi et

croire que Dieu ne permettrait pas qu'il arrivât d'accident fâcheux à ceux qui voulaient revenir à Lui ; d'ailleurs, s'il fallait mourir, pouvaient-ils espérer obtenir jamais un moment et un endroit plus favorables ? Ils mourraient munis de l'Extrême-Onction, dûment confessés et aidés par le Père. Cet argument était décisif, tout le monde se soumit.

* * *

Chacun s'installa où il voulut ou plutôt où il put : au lieu de s'asseoir aux tables d'études, on s'en fit des lits, et quand je voulus aller leur faire ma première instruction, je trouvai tout mon monde sur le dos, buvant du thé, et jasant gaiement ; plus une seule place pour le conférencier, et d'ailleurs comment parler à des gens couchés çà et là dans cette vaste salle ? Je renonçai à ma conférence, et je fis bien, car les pauvres fumeurs furent bientôt réduits à une impuissance absolue. Je les voyais se traîner péniblement sur leurs sandales éculées, aller chauffer un *hou* (pot) d'eau à un fourneau qu'ils avaient installé dans la cour, puis revenir lentement se jeter sur leur lit et humer quelques petites gorgées pour éteindre le feu qui les brûlait intérieurement. Je dus me contenter de les visiter fréquemment et de les exhorter en particulier.

Au bout de deux jours, l'étude ressemblait à une écurie ; avec la malpropreté qui distingue les Chinois et surtout les fumeurs d'opium, le parquet fut bientôt jonché de débris de toutes sortes, d'habits, de souliers, de vases de toutes formes, car les familles ne cessaient d'apporter tout ce qu'elles avaient de mieux ; les pauvres qu'étaient chez les riches pour fournir quelque régal à leur parent, de la viande, des œufs, des *koa* (melons). Je visitais minutieusement chaque article introduit, de peur qu'on y glissât de la drogue suspecte. Avec un sans-gêne qui mit parfois ma patience à de

fortes épreuves, ils ne respectaient guère les biens de l'église ; tout y aurait passé si je n'avais eu soin d'enfermer sous clef ce que je pus. Je ne pouvais exiger qu'ils corrigéassent tous leurs défauts à la fois.

Durant les premiers jours, grâce à de nombreuses doses de remède, les malaises furent encore supportables ; ces remèdes sont malheureusement chers, et, au dire de ceux qui en usent, beaucoup sont falsifiés. C'est une espèce de poudre blanche très amère, où paraît-il, la quinine et l'opium dominant.

Une des conditions étant que chacun se fournirait soi-même de remèdes, plusieurs n'avaient pu recueillir assez de sâpèques pour s'en procurer, et quoique leurs camarades leur fissent parfois l'aumône d'une dose, ils ne tardaient pas à tomber malades. Chez les uns, c'étaient des douleurs de ventre intolérables, chez d'autres des maux d'yeux ou de dents, des coliques, des battements de cœur, des maux de tête, des vomissements. Je les soulageai de mon mieux, mais nos médicaments ne purent empêcher la privation d'opium de faire sentir ses effets. Au bout de huit jours, les plus malades, ceux qui avaient pris moins de remèdes, éprouvèrent un léger mieux ; les autres continuaient leur médication sans que je pusse constater une grande amélioration. Je patientai encore huit autres jours, mais je resserrai le règlement ; il y eut d'abord des lectures en commun, puis le chemin de la croix, des chapelets plus nombreux ; enfin je demandai le silence la nuit, et dans la journée, à trois reprises, chacun devait repasser ses prières et son catéchisme qu'il avait oubliés depuis longtemps. En revanche, je leur promis, s'ils étaient fidèles, de les mener en promenade. Tous aussitôt de se répandre en protestations de reconnaissance et de promettre une prompté guérison.

* * *

Dans l'après-midi, nous sortîmes tous ensemble. Singulier pensionnat que ces pauvres gens aux joues creuses, aux yeux enfoncés, à la démarche pénible ; tout le village sortit aussitôt pour nous voir défilér. Les bonnes femmes joignaient les mains en s'écriant :

“ — Oh ! où a-t-on vu un Père si charitable et si bon ! ”

Les gamins (cet âge est sans pitié) nous régalaient de quelques *Ien-Koei* (fumeurs diables) que nos hommes tirent mine de ne pouvoir tolérer.

“ — Laissez donc ces enfants vous appeler de votre vrai nom, leur dis-je, vous l'avez bien mérité. ”

Ils sourirent et nous continuâmes tranquillement notre promenade ; mais, en passant devant sa demeure, l'un d'eux s'éclipsa tout à coup. Je m'arrêtai net, déclarant qu'il me fallait mon homme, et tout de suite. Aussitôt on lui donna la chasse, et, au bout de quelques instants, le fuyard revenait tout penaud : il n'avait pu résister à l'envie d'aller jeter un coup d'œil à l'intérieur qu'il avait quitté depuis dix jours. Plus loin, un autre me demande en grâce d'aller visiter sa mère malade. Je refuse impitoyablement, sachant d'ailleurs que la malade était hors de danger. Il se soumit. Plus loin ce sont les enfants de Li-sin-gnien qui viennent saluer leur père.

En même temps les langues se délient :

“ — Voyez, Père, quelle différence ! il y a quelques jours à peine, la vue du Père nous mettait en fuite comme l'eau bénite chasse le diable ; aujourd'hui nous ne pouvons plus nous séparer du Père.

“ — En effet, dit un autre, nous qui nous promenons ainsi à travers les champs avec le Père, ne ressemblons-nous pas aux apôtres, suivant Notre-Seigneur dans ses voyages à travers la campagne.

“ — Allons, dis-je, la comparais n'est flatteuse ni pour Notre-Seigneur ni pour les apôtres.

“ — Mais, Père, les apôtres aussi ne furent pas toujours

des saints, et cependant tous à la fin affrontèrent le martyr pour Notre-Seigneur. Ainsi une fois guéris et confessés, nous ne craindrons plus de mourir, comme l'an dernier quand les *I-ho-kiuen* sont arrivés et que nous avons donné l'exemple de la fuite. Ah ! qu'ils viennent maintenant ! le Père n'aura pas besoin d'autre garde, nous seron là !

“ — En ceci, dis-je, vous ressemblez bien à saint Pierre qui protesta aussi de son dévouement et qui, au moment critique, abandonna son maître.

Tout en bâtissant ainsi des châteaux en Espagne, nous rentrions au village : ce fut un vrai triomphe. Il en fut de même les jours suivants. En voyant le bon effet que produisait ces promenades au moral et au physique, je leur en accordai presque tous les jours.

* * *

Je commençai aussi à leur faire quelques instructions. Mais je trouvais le progrès fort lent ; je commençais à m'inquiéter, et des bruits peu rassurants me venaient du dehors : “ Mes pensionnaires me trompaient, me disait-on, à plusieurs on avait su faire passer de l'opium liquide ou en poudre ; d'autres avaient franchi la muraille la nuit pour aller se délecter à leur poison d'autrefois ”. Plusieurs familles vinrent me supplier de faire bonne garde autour de leur parent, surtout la nuit.

Je multipliai donc mes rondes de nuit. Généralement je trouvais tout mon monde éveillé ; car une de leurs plus grandes souffrances dans cette cure pénible, c'est le manque de sommeil et un malaise général empêchant de rester cinq minutes dans la même position : levé, on veut se coucher, couché, on veut se lever, sans jamais goûter de repos.

* * *

Une nuit, je trouvai un lit vide, et j'eus beau chercher dans la cour, au réfectoire, partout, rien ! Je m'informai auprès des autres ; personne ne savait ce qu'était devenu Ho-Koang-hai. C'est un pauvre garçon qui ne jouit pas de de toutes ses facultés.

Le matin, l'oiseau rentrait au nid. Je ne pouvais laisser passer le fait sans sanction ; je fis donc venir sa femme, sa mère et son oncle, et tous les quatre nous nous mîmes à chapitrer le malheureux agenouillé devant nous. Il commença d'abord à protester de son innocence :

“ Je suis allé, dit-il, réclamer de l'argent qu'on me devait. . . . ”

Nous l'eûmes bientôt convaincu de mensonge. Ce n'était pas de l'argent, mais de l'opium qu'il avait été mendier. Alors il se tut et semblait écouter en indifférent nos objurgations, nos prières, nos menaces, quand tout d'un coup il se lève et, d'un bond effrayant, se lance la tête contre la muraille ; je crus son crâne brisé, mais d'un second bond il s'élança de nouveau, pendant que les femmes se précipitent au dehors éperdues, en criant au secours. Nous nous élançons, son oncle et moi, sur le forcené ; l'oncle réussit à le maîtriser ; mais déjà on accourait du village ; bientôt ce fut un tohu-bohu à la porte. Ne gardant auprès de moi que douze autres fumeurs accourus aussi, nous délibérâmes ensemble sur ce qu'il fallait faire.

“ Que le Père nous le confie, me dirent ses collègues en fumerie, nous répondrons de lui, nous ne le quitterons pas des yeux et empêcherons désormais toute nouvelle escapade. C'est bien la dernière, que le père lui pardonne ! ”

J'accordai la grâce demandée. Je n'eus pas à regretter mon indulgence. Mais je me demandais avec inquiétude ce qu'il adviendrait si quelque autre fumeur s'avisait d'imiter mon idiot. C'est cependant ce qui devait arriver deux jours après, et voici dans quelles circonstances.

Les progrès me semblaient bien lents ; nous étions déjà

aux environs de l'Assomption et deux à peine se déclaraient guéris, les autres continuaient à manger des *iao* (remèdes), et, au train dont ils y allaient, la dose devant diminuer tous les jours, ils en avaient encore pour des mois. Or, la rentrée du collège devait avoir lieu à l'octave de l'Assomption, et pour ce jour-là il fallait que le local fut débarrassé, nettoyé, apprêté, travail qui rappelait un peu celui des écuries d'Augias. Je dis mon embarras à mes pensionnaires, et les priai de passer chez moi un à un pour me dire où ils en étaient de leur convalescence.

Le défilé commença : J'avais mon plan. Je les interrogeai bien innocemment :

“ Comment vas-tu ? où en est ta maladie ? Combien as-tu mangé de paquets depuis ton arrivée ? Combien en as-tu achetés ? Combien t'en reste-t-il ? Combien t'en faut-il par jour ? ”

L'interrogatoire fini, je congédiais mon individu et en attendant le suivant, je notais rapidement les réponses.

Quand j'eus tous les renseignements, je réunis mes gens et leur dis que je venais de constater qu'avec ce système nous en avons encore pour un ou deux mois.

“ Or, ajoutai-je, il faut absolument que vous soyez guéris avant ce temps. J'ai bien un moyen, que l'un d'entre vous m'a suggéré, mais je crains que vous ne le trouviez trop pénible.

“ — Quoi ? quel moyen ? ”

“ — Que chacun m'apporte les *iao*, qui lui restent, je les distribuerai moi-même, et je pourrai ainsi vous rationner plus commodément. ”

Personne n'osa refuser, et bientôt chacun m'apporta sa provision de *iao*, comme au commencement il m'avait donné ses pipes. Ainsi que je m'y attendais, il y en eut qui essayèrent de me tromper.

“ — Quoi, voilà tout ce que tu m'apportes ? ”

“ — Oui, Père, je n'en ai plus d'autres.

“ — Il n’y a qu’un instant, tu m’as déclaré en avoir encore tant et tant, où est le reste ?

“ — Depuis, j’en ai mangé tant, j’en ai donné tant à tel et tel . . .

“ — Très bien, appelle-moi un tel, j’ajouterai ce que tu lui as donné à son compte, et ainsi je verrai bien si ton compte est exact. ”

Ils se trouvaient pris, et bientôt j’étais sûr qu’il ne restait plus de remède entre leurs mains.

* * *

Je me mis alors à fabriquer un *iao* de ma façon. Dans celui qu’ils achetaient si cher, il y avait encore du narcotique, c’est en diminuant chaque fois la dose qu’on devait arriver à la suppression complète. Persuadé que leur maladie n’était après tout qu’une affaire de nerfs, je goûtai leur poudre ; amère, très amère ! blanche comme de la neige. Vite, je prends un peu de farine je la mêlai à de la quinine en poudre ; j’en fis des paquets absolument semblables aux leurs, puis j’attendis.

* * *

Le lendemain matin, Tai-ho vint en titubant frapper à ma porte :

“ — Père, dit-il, je n’en puis plus, c’est un vrai martyr, j’ai la tête, la poitrine en feu . . . Père ! père ! ” et ils’affaissa.

Je lui fis prendre un peu de cordial, cela le ranima.

“ — Maintenant, manges ces deux pilules ; dans une heure tu te trouveras mieux ; de plus si tu veux prendre des *iao*, voici les paquets, libre à toi (ceux que j’avais préparés à ma façon étaient au-dessus.)

“ — Non, Père, dit-il, dussé-je en mourir, je ne veux plus ni fumer, ni prendre ~~de~~ ce remède ; je souffre, c’est vrai, ce feu qui me brûle est bien cruel ; mais à celui de l’enfer je préfère encore celui-ci. ”

J'étais ravi de ces dispositions ; bientôt d'autres arrivèrent aussi, je leur donnai de la quinine ; à tous je proposais la poudre blanche, après avoir raconté ce que Tai-ho m'avait répondu ; personne n'eut la *face* d'en vouloir.

La journée se passa ainsi, ce fut certainement la plus pénible de toutes pour ces pauvres malheureux. Mais la grâce de Dieu les soutint, et beaucoup de prières, des jeûnes et des mortifications se faisaient à leur intention dans le village.

* * *

Le lendemain fut encore très pénible ; moins cependant que la veille ; c'était une affaire de deux ou trois jours après lesquels nous pourrions chanter victoire. Je multipliai donc mes visites de jour, mes rondes de nuit ; évidemment le diable, se sentant battu, devait redoubler de ruse et multiplier les embûches.

* * *

J'avais remarqué avec inquiétude que deux ou trois de mes fumeurs, de ceux chez lesquels le *ing* était le plus enraciné (le *ing* c'est la faim périodique de l'opium ; tant qu'on ne l'a pas, on n'est pas réputé fumeur) n'étaient guère venus me demander de soulagement. Mon étonnement n'alla pas jusqu'au soupçon et je me reposais la nuit suivante bien tranquillement après mes rondes, quand, vers minuit, j'entends discrètement frapper à ma fenêtre :

“ — Qui est là ? ”

“ — Père, tout bas, tout doucement ; que le Père aille avec sa lanterne au cabanon est de l'écurie, il verra ! ”

Prestement, je m'habille et avec une lanterne cachée sous ma robe, je me hâte vers l'endroit indiqué ; je m'approche en tapinois ; la porte était barricadée à l'intérieur ; l'obscurité la plus complète, pas de bruit à travers la porte, je vis seulement dans un coin comme une légère lueur. D'un coup de pied j'enfonce la porte, et ma lanterne inondant subite-

ment de lumière l'obscurité de l'appartement, j'aperçois, comme pétrifiés de terreur à cette apparition, trois de mes fumeurs autour d'une petite lampe ; l'un d'eux avait encore la pipe à la bouche. Le ciel eut éclaté sur leur tête que ces trois misérables n'auraient pas été plus ahuris ! Comment fuir ? Je leur barre la porte, ils se cachent sous la paille, je vais les dénicher.

“ — Bon, dis-je, je t'ai reconnu, tu es un tel : ah ! c'est ainsi que tu veux me tromper ! . . . attendez, je vais vous régler votre affaire. ”

Mais déjà ils se sont précipités vers la porte.

Voilà tous mes plans avortés, toutes mes peines perdues. Je ne puis fermer l'œil jusqu'au matin, priant Dieu de m'aider à sortir de ce mauvais pas.

Au matin, quand ils se rendirent à l'église pour la prière, je me trouvai sur leur passage :

“ — Ici, dis-je au premier coupable que j'aperçus ; *item* au second. Mais le troisième où est-il ?

“ — Père, il a eu tellement peur qu'il a sans doute escaladé la muraille, car depuis ce moment nous ne l'avons plus revu. . . Mais, Père, nous ne sommes pas coupables, nous n'avons pas fumé ; nous venions seulement d'arriver quand le Père nous a surpris ; nous avons constaté la disparition de Tai-sin et c'est pour le ramener que nous. . .

“ — Que vous avez barricadé la porte à l'intérieur ? allons, fourbes, n'aggravez pas votre cas en y ajoutant des mensonges ; vous allez d'abord vous mettre à genoux au milieu de l'église durant la prière du matin et toute la messe. Après, nous verrons ce qu'il y aura à faire. ”

* * *

Ainsi dit, ainsi fait ; déjà tout le village était au courant de l'histoire. On racontait que Tai-sin n'avait pu résisté à la tentation et avait été se procurer une pipe et une lampe

puis avait averti ses complices, mais que j'avais troublé la fête au bon moment.

Après la messe, grande réunion au ko-ting ; les deux coupables se mirent à genoux :

“ — Misérables ! je devrais vous livrer au mandarin ! j'ai pitié non de vous, mais de vos femmes et de vos enfants. Mais si vous échappez à la prison que vous méritez, vous ne devez pas échapper au châtement. Dites, vous autres, comment le mandarin traiterait-il ces malheureux ? — Des coups ! — Allons, en avant le *pan-tzeu* (bâton) ! En voici un. ”

Les camarades des coupables ne se firent pas prier pour exécuter la sentence. N'oubliez pas que nous sommes en Chine.

Quand ce fut fini, les coupables furent condamnés à paraître à l'église deux jours encore au même endroit et à lire une pancarte de réparation.

* * *

Puis chacun rentra dans son règlement, en se demandant ce qui arriverait à Tai-sin, quand il reparaitrait.

Je me le demandais aussi. *Ienn-Siou-Lin*, oncle du coupable, vint me consulter dans la journée :

“ C'est bien simple, lui dis-je ; puisqu'il n'a pas de père, tu es responsable pour lui devant la loi ; il t'a grugé assez d'argent, livre-le au mandarin qui se chargera bien de le corriger. ”

Le bon vieux ne semblait pas très rassuré. En attendant, pas de Tai-sin. Ce ne fut que le lendemain qu'il reparut. Comme il n'avait pas une sapèque, la faim avait fait rentrer le loup.

Il était escorté de son oncle, et celui-ci se mettant à genoux devant moi avec le malheureux :

“ Père, pardon pour cette fois, il ne recommencera plus ;

Il a été tellement effrayé qu'il s'est enfui ; maintenant revenu à lui, il reconnaît sa faute ; il est bien repentant ! pardon !

— Impossible, dis-je, il faut un exemple, et c'est toi qui dois le mener au mandarin . . . qu'on apporte des cordes pour le lier."

On eu bientôt fait de ficeler le malheureux qui tremblait de tous ses membres.

Mais bientôt une ambassade arrive : ce sont les administrateurs, les gros bonnets du village qui viennent me supplier à genoux de ne pas mettre mon projet à exécution. Puis peu à peu je vois la cour se remplir. Qu'y a-t-il ! C'est la mère de Tai-sin qui est à genoux dans la rue devant l'église et à tous ceux qui passent fait le *Ko téou* (prostration) en les priant d'intercéder pour son fils, Bientôt toute cette foule vient se ranger en silence dans le *Kô-ting*.

— Mais vous ne comprenez donc pas que je vais faire cette démarche, si pénible pour moi qui suis son père spirituel, non dans mon intérêt, mais dans le vôtre ? Qu'est-ce qui vole vos moissons, excite des querelles, donne le mauvais exemple, enfreint toutes les lois divines et humaines ? ne sont-ce pas ces fumeurs d'opium ?

— Nous nous portons solennellement garants pour le coupable ; s'il retombe nous le livrerons nous-mêmes."

Au fond, j'étais content que la scène ne tournât pas au tragique ; ce que je désirais surtout c'était de frapper les esprits et d'inspirer à tous une salutaire horreur pour l'opium. Mon but me semblait atteint :

— Soit, dis-je, j'accepte ; prisonnier, approche. "

Le pauvre Tai-sin arrive en chancelant :

— Qu'on le délie ! Maintenant, demande pardon à l'assemblée ; remercie-la de ne pas se venger autrement de tes méfaits ; et vous tous, jeunes et vieux, apprenez combien

sont terribles les jugements de Dieu, puisque ceux des hommes sont déjà si redoutables ! ”

La scène était finie ; un dernier *Ko-téou* de remerciement, et tout le monde s'éloigne en louant le Père : “ Vrai, disent les vieux, croyant me faire un beau compliment, le Père aujourd'hui a montré de l'esprit. ”

* * *

Après ces épisodes, je crus les esprits assez bien disposés pour commencer la retraite. Les exercices ne tardèrent pas à produire leur effet et bientôt je pus en constater les fruits consolants.

Le dimanche 20 août, je constatai avec plaisir qu'au physique et au moral tout allait pour le mieux : les figures commençaient à se remplir, les forces à revenir ; au lieu de se traîner à quatre pattes d'une station à l'autre du Chemin de la Croix, ils se levaient droits, et d'un pas assuré allaient se mettre à genoux à la station suivante ; les prières n'étaient plus dites sur les talons ; les confessions touchaient à leur fin.

* * *

La veille de la communion, je tins une réunion extraordinaire, et leur dis qu'il ne fallait pas seulement réparer le passé, mais surtout préparer l'avenir et s'armer contre la rechute. Outre les moyens de persévérance propres à chacun, je proposai un moyen commun et extérieur ; c'était une espèce d'association entre eux contre l'usage de l'opium : je dis qu'en Europe il y avait de ces *Hoei* de tempérance ; que d'ailleurs je ne voulais forcer personne ; je demandais l'avis à chacun, et si les avis étaient unanimes nous discuterions, séance tenante, les règlements. Les langues se délièrent, et j'eus un vote favorable à l'unanimité. Puis

successivement furent proposés, mis aux voix et votés à l'unanimité les articles suivants :

“ On se mettrait sous la protection du S. Cœur de Marie. Sa fête serait préparée par un jour de retraite, en mémoire de la retraite actuelle ; le jour même, communion générale le matin ; à midi, banquet ; le soir, grande réunion sous la présidence du Père. Tous les mois, le premier samedi, le Président de l'association devait convoquer ses douze collègues à heure fixe pour la confession ; le lendemain, communion suivie d'une courte réunion sous la présidence du Père. Les absents, sans permission régulière, paieront une amende de 1,000 sapèques (2 francs) ; *item* ceux qui fumeraient encore de l'opium ou iraient dans les endroits où l'on fume de l'opium ; *item* ceux qui ne dénonceraient pas les contrevenants au Président ou au P. Directeur. Chacun devait présider un mois. ”

Le premier choisi fut le plus compromis. Bien que la clôture de la retraite dût avoir lieu le lendemain, l'érection de l'association fut remise à la fête du dimanche suivant ; durant l'intervalle, chacun devait essayer ses forces et revenir se confesser le samedi.

Ainsi fut fait. Le lendemain, la communion eut lieu ; après les prières ordinaires, tous vinrent, selon l'usage, remercier le Père ; ils étaient radieux, plusieurs pleuraient de joie ; avec quel accent ils me juraient de ne plus retomber ! ”

* * *

“ Très bien, leur dis-je, belles paroles, il me faut des actes, et d'abord il s'agit de réparer les scandales donnés ; voici un moyen : voyez-vous tous ces billets restés dans le cahier de la mission ? ce sont ceux des récalcitrants. Or, dimanche, il y a grande fête pour la consécration au Sacré-Cœur. Il faut que tout le monde se confesse, et que selon

le désir du Souverain Pontife, nous n'offrions que des cœurs purifiés au Sacré-Cœur de Jésus. Eh bien voici une dizaine de ces billets ; ce sont ceux de vos parents et de vos amis qui pour une raison ou pour une autre, s'abstiennent des sacrements. C'est vous que je charge de les ramener. Dévouez-vous, montrez que vous n'êtes pas des ingrats. ”

Aussitôt mes hommes se mettent en campagne, et bientôt je vis arriver une à une mes brebis égarées ; pas une ne manqua à l'appel, on se soumit à toutes les pénitences et réparations que je voulus exiger.

* * *

La fête fut splendide ; jamais on n'avait vu pareille affluence. Mais les plus heureux de tous furent mes associés ; ils m'apportèrent solennellement des présents de fête dans une grande caisse à étages : poules, desserts, viande, etc., etc.; il y en eut pour toute la maison. Je dus accepter, pour ne pas les attrister, et ces présents et les prostrations qui les accompagnent de rigueur. Le lendemain, après la messe, les signatures furent apposées au bas du règlement de l'Association ; puis eut lieu le banquet inaugural ; il n'était pas fini quand le Salut commençait ; après le Salut, ils se remirent à table, et le soir, je vis enfin mes hommes emportant une part des restes qu'ils n'avaient pas eu le temps ou l'appétit de dévorer.

Avant de se séparer, chacun fut muni d'un scapulaire, d'une médaille de la sainte Vierge et d'un chapelet.

Et depuis lors ? Grâce à Dieu, ils se sont maintenus jusqu'à présent, le village est dans la joie et ne manque pas de me le témoigner. J'ai déjà eu bien des demandes pour une prochaine réunion ; les païens eux-mêmes voudraient venir se guérir ici du mal qui les dévorent. Partout, païens et chrétiens sont unanimes à louer cette bonne œuvre. Cer-

tains me font offrir 30 ou 40 ligatures par mois (60 à 80 fr.) si je consens à les recevoir. Mais attendons : l'avenir dira si cet essai a réussi.

* * *

En tous cas, lorsque, il y a un mois, je rentrais dans mon district, songeant aux misères qui m'attendaient, si quelque prophète m'avait annoncé que mes treize fumeurs d'opium invétérés se convertiraient tous, et tout d'un coup, j'aurais répondu : " Impossible, il faudrait pour cela un miracle ! " Aujourd'hui, la chose faite, si miracle il y a, c'est au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge qu'il faut l'attribuer. A eux en revienne uniquement la gloire !

AUX ENVIRONS DE FOU-TCHEOU

(CHINE)

Par le R. P. COTHONAY, des Frères-Prêcheurs

MISSIONNAIRE AU FO-KIEN

Nous devons à l'obligeance du R. P. Alphonse Sautel, qui a été longtemps missionnaire à Fou-tchéou, communication de la notice suivante. Le R. P. Cothonay y décrit avec beaucoup d'intérêt les mœurs des habitants, leurs superstitions et surtout les consolants progrès de la foi catholique.

ME viens de faire une excursion à Tuon-lok, ville fortifiée de 30 à 35,000 habitants, située dans une région fertile s'ouvrant sur la vallée du fleuve Min. Rien de plus aisé de s'y rendre de Fou-tchéou ; après avoir descendu le Min environ deux kilomètres, le *sampan* s'engage dans la rivière qui draine la vallée de Tuon-lok, et, après environ trois heures de navigation facile, grâce au flot qui seconde les rameurs, on arrive à la sous-préfecture.

J'y allais pour faire une visite à un jeune prêtre chinois, Petolo (Pierre) Ouon-Ngu-Sing, qui m'avait invité à voir sa chrétienté naissante.

“ Ce n'est encore qu'un embryon, m'avait-il dit ; cepen-

dant faites-moi le plaisir de venir le visiter, ce sera un grand encouragement pour moi et mes néophytes. ”

*
* *

Les protestants américains avaient devancé les catholiques à Tuon-lok. Depuis un bon nombre d'années ils y ont un catéchiste, et un ministre s'y rend de temps en temps de Fou-tchéou. Il n'y a que trois ans que l'évangile y est prêchée par les catholiques. Voici dans quelles circonstances fut inaugurée cette mission.

Des conversions nombreuses avaient eu lieu à Fou-Chiang, et des personnes de Tuon-lok avaient entendu dire que ceux de Fou-Chiang étaient vraiment très heureux depuis qu'ils étaient chrétiens, car leur prêtre, grand ami des mandarins, arrangeait à l'amiable leurs affaires les plus épineuses. Précisément quelques habitants de Tuon-lok, avaient des difficultés avec l'autorité. “ Ah ! se dirent-ils, si nous pouvions avoir le bénéfice d'un secours semblable. Et pourquoi pas ? ”

Ils envoient à l'évêque une députation et sans lui dire un mot de la raison qui les fait agir, ils lui déclarent que bon nombre d'habitants de leur ville ont faim et soif de l'Évangile et lui demandent la faveur d'avoir un prêtre au milieu d'eux.

L'évêque n'ayant pas de missionnaire à leur donner leur envoya le Père Ouon-Ngu-Sing, alors jeune séminariste.

“ — L'évêque se moque de nous, dirent-ils, ce n'est pas ce blanc-bec qui sera capable de traiter nos affaires avec le mandarin. ”

Le pauvre séminariste, après avoir fait quelques visites, loua une case, invita les gens à venir entendre la Bonne Nouvelle. Quelques-uns vinrent, en effet ; mais non les

notables, ni les membres de la députation que jamais on ne revit.

* *

Le séminariste et quelques catéchistes parcoururent les nombreux villages des alentours ; partout ils furent bien accueillis. Jusqu'à présent peu de personnes ont été baptisées, car il faut éprouver les Chinois longtemps avant de les recevoir dans l'Eglise ; mais environ un millier de catéchumènes étudient la doctrine catholique avec ardeur.

Les deux soirées que je me trouvai à Tuon-lok, une centaine de fidèles vinrent à l'instruction. Ils commencèrent par chanter leurs prières, ainsi que le chapelet, ce qui dura une bonne heure. Je ne sais pas s'ils ont des distractions, mais les Chinois, quand ils prient, semblent tout à leur affaire. Respectueusement à genoux tout le temps, parfois le front incliné jusqu'à terre, souvent les deux mains levées à la hauteur de la tête, les yeux fixés au ciel, ils ont un air dévotieux et presque extatique.

Ce recueillement n'est pas propre aux chrétiens. J'ai vu dans leurs pagodes des bonzes chantant des prières auxquelles ils ne comprennent pas un mot. Des étrangers passaient autour d'eux sans leur faire tourner la tête. Les simples Chinois païens prient avec un recueillement, une attention, un air d'humilité de nature à confondre tant de chrétiens d'Europe si distraits et se tenant si mal dans nos églises, où cependant ils sont en présence, non pas de vains simulacres, mais du Dieu vivant.

Après la prière, le P. Ouon fit le catéchisme, régla quelques affaires et il allait congédier son monde, lorsque plusieurs voix s'écrièrent :

— Nous voulons voir le prêtre européen qui est ici.

— Il ne sait pas assez votre langue pour vous parler ; vous le verrez demain quand il dira sa messe.

“ — Cela ne nous suffit pas ; nous voulons le voir ce soir. ”

Informé de leurs désirs, je dus m'exhiber. Aussitôt exclamations, cris d'étonnement et d'admiration. J'étais examiné des pieds à la tête ; tout leur paraissait extraordinaire en moi. Ma barbe surtout les surprenait. Jamais ils n'en avaient tant vu sur une figure humaine. Et comme ils s'étonnaient que je n'eusse pas de queue, je leur fis dire par le prêtre que je portais cette longue barbe comme compensation. Cela les fit beaucoup rire.

Lorsqu'ils virent que j'avais échangé ma pensée avec le prêtre chinois, qui la leur avait transmise, ils me demandèrent de leur parler. Je leur dis quelques mots en latin que le prêtre chinois leur traduisit. Ils furent enchantés et se retirèrent en me faisant force prostrations.

* * *

Le lendemain, il en vint en assez grand nombre pour assister à la messe, après laquelle je leur prêchai encore en latin, toujours avec mon bienveillant traducteur à mes côtés.

Dans la matinée je vis arriver treize des principaux catéchumènes, parmi lesquels se trouvaient deux lettrés. Ils se prosternèrent d'abord à la manière chinoise ; l'un d'eux tenait un long papier rouge qu'il me présenta cérémonieusement. Au milieu de la feuille, je ne vis que le seul caractère chinois qui signifie *offrir*. Mais le papier rouge avait plusieurs plis. Sous le second, je remarquai beaucoup de caractères de différentes dimensions arrangés en lignes verticales d'une curieuse manière. Ne pouvant lire, je demandai au prêtre chinois ce que signifiait cette députation et ce qu'elle désirait. Il me répondit en souriant que les chrétiens s'étaient cotisés pour m'offrir un dîner. Voici

en quels termes était libellée l'invitation dans cette pièce rédigée d'après toutes les règles de la politesse chinoise :

“ Vos serviteurs tout pécheurs qu'ils sont (suivaient treize noms) osent se présenter devant vous, inclinant leurs têtes et se prosternant en vous offrant leurs hommages et vous priant d'accepter aujourd'hui, à midi, le festin qu'ils vous ont préparé. ”

A midi donc, je me présentai avec le prêtre chinois chez les gens qui m'avaient invité. La table où nous prîmes place était couverte de dix-huit plats : des poissons, des oiseaux, diverses espèces de viandes, des fruits, des pâtisseries. Il y avait de quoi rassasier au moins vingt affamés. Nos néophytes nous servaient avec un visible plaisir et trouvaient très drôle de me voir manger avec une fourchette. Mon médiocre appétit sembla les contrarier ; mais ils se dédommagèrent en s'asseyant à table après nous. Ils y restèrent environ une heure ; et quand ils se levèrent, tous les mets avaient disparu.

Dans l'après-midi je visitai la ville. Elle est entourée de murs, aujourd'hui à moitié écroulés et recouverts de ronces et de broussailles. Elle contient, me dit-on, environ 7,000 familles, soit 25,000 habitants. Elle ressemble à toutes les villes chinoises : rues étroites et tortueuses, sales et nauséabondes, maisons à un seul étage, la plupart en bois. On les dirait faites avec des vieilles caisses d'emballage, sans goût, sans symétrie. Presque toutes ont perdu leur aplomb si jamais elles l'ont eu, et semblent rester debout en vertu de l'habitude.

* * *

A l'ouest de la ville, sur une colline d'où l'on a bonne vue de Tuon-lok et de la vallée, se trouve le temple principal de la région. Il ressemble à la plupart des temples que j'ai vus jusqu'ici en Chine. A l'entrée, un théâtre où

des comédiens viennent de temps en temps amuser le peuple, puis une cour, et au delà, dans une suite de chambres basses et mal éclairées, des niches où sont des Bouddhas et autres divinités chinoises. Les idoles de Tuon-lok sont très vieilles et semblent avoir la lèpre, les extrémités des pieds et des mains, beaucoup de nez et d'oreilles s'étant effrités sous l'action de l'humidité et du temps, sans compter qu'une épaisse couche de poussière et des toiles d'araignées les recouvrent depuis fort longtemps.

Il y avait là deux bonzes détachés de la bonzerie de Coushan ; mais ils n'avaient guère l'air de s'occuper de leurs dieux. Ils nous regardèrent d'un ceil benet. Nous leur demandâmes les noms de leurs idoles ; ils furent incapables de nous les dire et nous déclarèrent qu'ils n'avaient pas de livres, pour la bonne raison qu'ils ne savaient pas lire.

A côté de ce temple, que les Chinois appellent *miao*, se trouve cette tour spéciale à sept étages que l'on trouve partout en Chine et que les Européens appellent *pagode*, nom qu'on étend souvent aux *miao*, parce que, en effet, elles sont souvent bâties dans leur voisinage. Elles sont toutes du même modèle. De larges blocs de pierres de taille forment leur base dans laquelle on remarque parfois une chapelle consacrée à Bouddha ou à quelque autre divinité. Les sept étages vont en se rétrécissant à mesure qu'on monte. A chaque étage un balcon formé de dalles, permet d'en faire le tour. On passe d'un étage à un autre au moyen d'un escalier qui traverse la tour en diagonale.

* * *

La pagode noire de Fou-tchéou, la plus grande de celles que j'ai visitées, remonte, d'après une inscription qu'on peut y lire, au VII^e siècle de notre ère. Plusieurs statues taillées

dans la masse de la tour exhibent des types manifestement indiens.

J'ai souvent demandé la signification du mot pagode sans recevoir de réponse satisfaisante. J'ai lu qu'un voyageur avait déchiffré les trois mots *pé-kou-ta*, sur l'une d'elles. Ils signifient : "tour des ossements blanchis", ce qui semblerait indiquer que ces tours furent au moins à leur origine, des monuments funéraires. Nous avons fait *pagode*, du mot portugais *pagoda*. Les Portugais appelèrent ainsi ces monuments probablement en entendant les indigènes du sud de la Chine les nommer *pa-kô-ta*, ainsi que les trois mots se prononcent à Canton.

Tuon-lok a plusieurs autres temples, en particulier un dédié à Confucius, appelé temple des lettrés ; mais je ne le visitai pas.

* * *

J'ai dit qu'un grand nombre de personnes de Tuon-lok et des environs s'étaient fait inscrire comme catéchumènes et montraient beaucoup de bonne volonté pour apprendre le catéchisme. Que ce mouvement de conversions ait vexé le démon, cela semble naturel.

Le missionnaire me raconta qu'outre plusieurs ennuis qui lui avaient été suscités d'une façon extraordinaire et qu'il imputait volontiers au grand ennemi du genre humain, plusieurs faits mystérieux étaient arrivés à sa connaissance.

* * *

Après avoir passé deux jours au milieu des excellents catéchumènes de Tuon-lok, je me préparai à revenir à Fou-tchéou. Je dus accepter un balanquin qu'ils m'avaient préparé. Ils m'accompagnèrent en grand nombre jusqu'à la rivière, en tirant des pétards de cinq en cinq minutes, de

sorte que tout le monde sortait des maisons pour voir le grand personnage qui passait.

Je ne revenais pas les mains vides : ces braves gens avaient voulu me faire cadeau de fruits, de confiseries chinoises, etc. Je rapportai aussi grand nombre de statues. Je les avais exhortés à se défaire de leurs dieux impuissants et à me les donner, leur promettant en retour des images du Seigneur Jésus, de sa sainte Mère, des chapelets et autres objets de piété. Plusieurs me firent remettre les tablettes de leurs ancêtres et de très vieilles idoles de bronze et de bois, qui ont dû être adorées pendant bien des années. Il y en a de toute grandeur et de toute forme, de grotesques, de hideuses et quelques-unes un peu plus artistiques, plusieurs Bouddhas à la figure béate, au ventre énorme, les lèvres et les oreilles pendantes, assis les jambes croisées sur une feuille de lotus. Il y a Taïplé Sinkon, le Dieu protecteur des marchands ; Titson-ou, assis sur un animal fabuleux, divinité tutélaire du monde, Goen-soï, aussi un protecteur de l'Univers, Quanim aux bras innombrables, la déesse de la miséricorde ; Tou-Ti-Kon, gardien de l'argent, Kuangta, dieu de la guerre ; Kue-sing, génie de la littérature ; Ma-tsou, la déesse des matelots ; Ngou-Hieng, le dieu des voleurs : Une de ces statues représente un homme à l'aspect terrible : de la main gauche il tient un sceau et de la droite une verge de fer ; c'est Tiu-kou-pien, qui vivait sous la dynastie des In. Il se distingua dans la guerre. Après sa mort l'empereur lui donna un nom chinois signifiant " ministre du ciel " et ordonna de l'invoquer contre les démons, disant qu'il lui avait conféré le pouvoir de les chasser.

Le P. Kong, prêtre chinois, m'a aussi envoyé une collection de divinités, de sorte que j'ai tout un Olympe chez moi. Je les garde dans l'espérance qu'un amateur voudra peut-être les avoir. Je les lui céderai volontiers pour une provision de chapelets, d'images et de statues catholiques.

Le démon manifeste souvent sa puissance quand Dieu, pour des raisons spéciales, le lui permet soit pour punir dans sa justice, soit pour donner un salutaire avertissement à ceux qui sont témoins de l'intervention satanique.

En voici un exemple frappant. Les Sœurs Dominicaines de Fou-tchéou m'ont raconté que, il y a quelques années, une femme païenne, âgée d'environ 25 ans, avait été acceptée par elles comme nourrice d'une de ces petites filles qu'elle recueillent en si grand nombre. Pour une prétendue faveur reçue de son génie protecteur, cette femme lui avait fait un vœu de s'abstenir de viande pendant un an. Or, il advint qu'elle fut invitée à une fête de famille, et elle succomba à la tentation de manger un peu des mets qu'elle s'était interdits. Le soir, a-t-elle raconté depuis, elle vit se dresser soudain devant elle un monstre qui lui reprocha d'avoir manqué à son vœu :

“ — Je t'en punirai, dit-il, il faut que je te tue. Lâche cette enfant que tu tiens, car elle a un signe qui m'empêche d'approcher de toi.”

La malheureuse, en entendant ces paroles, fut terrifiée, et, au lieu de lâcher la petite fille chrétienne qu'elle portait, la serra plus étroitement contre sa poitrine. A demi morte de peur, elle arriva enfin à sa maison en sanglottant. Le diable l'y avait précédée et toute la nuit son mari et les autres personnes de la famille entendirent comme elle des bruits effroyables, des hurlements, des menaces qui les faisait frémir. Cette femme passa une nuit épouvantable, mais ne se sépara pas un instant de la petite fille.

Le lendemain était jour de paye pour les nourrices. Elle vint avec les autres à l'établissement de la Sainte-Enfance. Les Sœurs, remarquant son air étrange, la pressèrent de questions et devant une centaine de femmes présentes, elle raconta alors ce qui précède. On voulut lui faire prendre quelques aliments ; mais, de peur de manquer de nouveau à son vœu, elle n'accepta qu'une tasse d'eau de riz. Les reli-

gieuses lui dirent que, dans l'état où elle était, elle ne pouvait pas continuer à nourrir la petite fille :

“ — Si vous m'enlevez cette enfant, dit-elle, le diable va me tuer ; c'est sûr.”

Les autres femmes joignaient leurs supplications aux siennes ; finalement les Sœurs crurent devoir céder. Elles voulurent lui faire accepter une médaille bénite de la Sainte Vierge ; mais la malheureuse refusa obstinément, disant que la petite fille était pour elle une protection suffisante.

Pendant plusieurs jours, elle ne s'en sépara ni jour ni nuit ; mais les bruits et les menaces de l'esprit du mal ayant cessé, elle crut pouvoir déposer l'enfant pour préparer le repas de la famille. Que se passa-t-il alors ? Nul ne le sait ; mais quand le mari rentra, il trouva sa femme morte au milieu de la chambre, la figure horriblement tuméfiée. Une voisine rapporta en pleurant la petite fille aux Sœurs. La pauvre enfant fut confiée à une autre nourrice ; mais elle mourut quelque temps après.

* * *

Mgr Massot, le vicaire apostolique de Fou-tchéou, fut une fois appelé près d'une malade, qu'il trouva comme morte. Il l'asperge d'eau bénite, et aussitôt elle se lève toute effarée, pousse des cris sauvages et écume d'une manière horrible. Quatre hommes pouvaient à peine la maîtriser. En dépit, de leurs efforts, elle se mit à la renverse, forma une espèce de pont, la tête et les pieds seuls touchant le lit. A peine Mgr Massot eut-il fait le signe de la croix avec l'huile sainte sur ses yeux qu'elle s'affaissa, redevint calme, et demanda ce qui se passait. Elle ne se souvenait de rien.

Enterrement Chinois

Mon plus proche voisin est mort et le récit de ses funérailles vous intéressera peut-être.

Trois hommes sont venus creuser la fosse, accompagnés d'un expert chargé de déterminer l'endroit où devait reposer le corps et son orientation exacte. Il était muni d'un livre, de divers manuscrits et d'une boussole. Après avoir arpenté le terrain pendant quelque temps d'un air grave et méditatif, il a fixé son choix et les fossoyeurs ont commencé leur besogne à l'est du champ.

Bientôt arriva le cadavre enfermé dans un solide cercueil peint en noir et porté par quatre hommes en deuil. Ils étaient suivis par six femmes également en deuil, c'est-à-dire habillées de blanc et v. ée , c'étaient les pleureuses, parmi elles se trouvait la veuve du mort ; elle tenait son petit enfant par la main et avait un vêtement spécial. Il y avait encore trois ou quatre hommes coiffés d'un bonnet de papier blanc, les faisant un peu ressembler à nos cuisiniers. Les uns semaient de petits papiers représentant, paraît-il, de l'argent que l'esprit du mort recueillait sur son passage pour s'en servir dans l'autre monde ; les autres portaient des paniers pleins de riz cuit et autres comestibles. Enfin venait un jeune homme qui m'a fort intrigué. Un diadème fait en paille de riz tressée lui entourait le front. Il était peut-être le fils du d'unt ; il semblait présider l'enterrement ; il jeta de petits papiers dans la fosse et répandit quelques poignées de grains de riz sur le cercueil ainsi que plusieurs pelletées de terre. Lorsque tout fut fini, il déposa sa couronne de paille sur la tombe et planta au milieu une chandelle rouge.

Les croque-morts arrivèrent en criant, en se disputant, en riant, dans un désordre complet. Après avoir déposé leur

fardeau à côté de la fosse, ils s'accroupirent devant les paniers pleins de petits plats, que j'avais cru destinés aux esprits et, armés de leurs bâtonnets, ils les firent prestement disparaître, puis se mirent à fumer.

Sur un signal du jeune homme au diadème de paille, les six femmes en deuil abaissèrent tout à coup leurs voiles et éclatèrent en sanglots. La lamentation dura un petit quart d'heure. Au milieu des cris de douleur, on entendait de temps à autre des paroles à la louange du défunt. Puis, sur un nouveau signal, cette scène de désolation a cessé aussi subitement qu'elle avait commencé. Les pleureuses ont enlevé leur robe de toile blanche, ainsi que leur voile, et sont apparues vêtues comme les femmes ordinaires. Le visage joyeux et babillant à qui mieux mieux, elles se sont piqué des fleurs artificielles dans les cheveux, ont roulé en petits paquets leurs vêtements de deuil et sont parties gaiement comme si elles allaient au bal.

* * *

Le travail sérieux de l'expert devin a commencé au moment où le corps a été déposé dans la fosse. Jusque-là il avait tantôt considéré le ciel et les quatre points cardinaux, tantôt lu attentivement un livre en consultant de temps à autre un petit instrument ressemblant à une boussole. Il avait aussi tendu un fil rouge sur toute la longueur et bien au milieu du cercueil. Le corps étant donc dans la fosse, il disposa son instrument du côté des pieds en ayant soin de le mettre bien d'aplomb ; il fit tenir ensuite par deux hommes un fil blanc au-dessus du fil rouge et, consultant son instrument, il ordonna de tourner la tête du cercueil un peu à l'ouest, les pieds à l'est ; puis un peu plus ou un peu moins. Ce manège dura bien vingt minutes. Enfin il fit signe qu'on pouvait remplir la fosse.

Voici les explications qui m'ont été données. L'homme

qu'on enterrait était né sous un signe du zodiaque soigneusement consigné dans les papiers de famille. Lors de son mariage et en d'autres circonstances importantes de sa vie, ce signe avait été consulté et avait eu une influence dont on avait tenu compte. Maintenant que le défunt allait dormir son dernier sommeil, il était capital pour son repos personnel et pour celui de sa famille, que le cadavre fût exactement orienté vers les signes du zodiaque sous lesquels il était né. De là les opérations du devin.

* * *

Une fois la fosse comblée, on déposa par terre une vingtaine de petits plats remplis de riz, de haricots, etc... au milieu de chandelles rouges allumées autour de la statuette d'un dieu chinois. On brûla quantité de petits papiers argentés et dorés, qui, paraît-il, dans le pays des esprits, se convertissent en argent et en or et l'âme du mort s'en sert soit pour payer son passage, soit pour s'établir dans cette nouvelle région.

On attendit un petit instant en causant et en battant le tam-tam ; puis, voyant que l'âme du défunt ne voulait pas manger les mets qu'on lui avait préparés, on se les est partagés. On but là-dessus deux grandes cafetières de thé et tout le monde est parti d'un air très joyeux.

* * *

Me promenant, le soir, dans l'allée de mon petit jardin en disant mon Rosaire, j'ai revu cette terre fraîchement remuée sur laquelle sont déposés le diadème de paille, une chandelle rouge et une vingtaine de petits papiers-monnaie non encore brûlés, retenue sur la tombe par de petites pierres. J'ai eu plus d'une distraction, je l'avoue. Je pensais non seulement

à ce pauvre mort, maintenant mon plus proche voisin, mais aux innombrables païens de ce vaste empire qui descendent dans la tombe sans espérance, qui n'ont eu pour les guider dans leur triste vie que les lucurs incertaines et presque effacées de la révélation primitive.

* * *

Le pauvre mort qu'on vient d'enterrer n'habitait pas loin d'ici ; aussi n'a-t-on pas jugé nécessaire d'attacher sur son cercueil un coq blanc. Voici la signification de cette pratique. Les Chinois pensent que l'homme vivant a deux âmes. Après la mort, l'une s'en va dans le soleil, l'autre erre sur la terre et a souvent, paraît-il, l'humeur très vagabonde. Or il est souverainement important, sinon pour le bonheur de cette âme, au moins pour la tranquillité des parents survivants, qu'elle ne soit pas trop éloignée du lieu où repose son corps. Quand on transporte un cadavre à une grande distance, cette âme ne le suivrait pas toujours facilement si elle était laissée à elle-même. Or, le Chinois né malin a trouvé un moyen très simple et très efficace d'obliger l'âme à suivre le corps. Vous ne savez peut-être pas que les coqs blancs (il faut qu'ils soient complètement blancs) ont reçu des dieux le pouvoir d'attirer les âmes vagabondes des morts. Attacher un coq blanc sur un cercueil, c'est obliger l'âme à suivre aussi fidèlement son corps qu'un chien d'aveugle attaché par une corde est obligé de suivre son maître. Ce qui est un peu fort, c'est que, si la famille est dans l'impossibilité de se procurer un coq vivant, un coq en papier ou en zinc blanchi remplit le même office.

La volaille en général est bon marché en Chine, mais les coqs blancs sont très chers. A cinquante pas de ma maison se trouve une pagode gardée par un bonze. Elle sert de dépôt aux Cantonais morts dans les environs en attendant

qu'on ait une occasion de les transporter à Canton. Or, le bonze mon voisin achète tous les coqs blancs qu'on lui présente, car il en a souvent besoin pour faire accompagner ses compatriotes morts retournant à Canton. Il nourrit ces précieux volatiles dans de grandes cages. Je les ai vus plusieurs fois non sans un grand désir de leur tordre le cou car chaque matin leur chant désordonné m'éveille avant le jour. Heureux coqs blancs de la Chine, qui, en récompense des services qu'ils sont censés rendre aux âmes des trépassés, atteignent les limites de la vieillesse et meurent de leur belle mort.

J'ai dit que les Chinois pensent que les âmes des défunts restent à proximité de leur corps ou viennent de temps en temps le visiter. Aussi près des tombeaux ont-ils l'habitude de bâtir des édifices destinés à les abriter contre les intempéries des saisons. Comme dans la société chinoise les deux sexes ne vont jamais ensemble en public, ils ont pensé qu'il devait encore en être ainsi chez les esprits ; c'est pourquoi ces petits édifices sont souvent géminés et, pour que les âmes ne soient pas exposées à se tromper, d'un côté on a inscrit le caractère qui signifie *homme* et de l'autre celui qui veut dire *femme*.

Un baptême d'adultes

Je reviens de Lien-kon-kain où le curé, un prêtre chinois, m'avait invité à aller baptiser quelques-uns de ses catéchumènes. Nous avons descendu le Min durant deux heures. J'étais en barque avec M. Dogère, directeur de l'arsenal et M. et Mme Sculford, qui devaient être parrain et marraine.

Nous passâmes la nuit à Quantas, village d'un millier de familles. Vers 8 heures, nous nous mettions en marche pour Lien-kon, situé à environ 10 kilomètres. Nous traversâmes

d'abord de belles rivières ; puis nous eûmes à escalader une montagne et redescendre le versant opposé. Nous étions de nouveau dans une jolie plaine très bien cultivée, au milieu de laquelle se trouve la sous-préfecture de Lien-kon. Il faisait très beau temps. La couronne de montagnes qui entourait cette plaine était illuminée par un magnifique soleil, et présentait le plus gracieux tableau qu'un peintre puisse rêver.

* * *

Nous allâmes tout d'abord à l'église, bien pauvre et hélas ! dénuée des choses les plus nécessaires. Quatre catéchumènes nous attendaient : un homme d'une cinquantaine d'années et trois jeunes gens de 18 à 20 ans. Leur air recueilli et pieux nous fit bonne impression. Ils savaient bien leur catéchisme et leurs prières qu'ils récitèrent avec foi et conviction.

Un grand nombre de chrétiens, de catéchumènes et même de païens vinrent nous voir et assister à la cérémonie. Quelques pauvres Chinois, renonçant au culte des idoles et devenaient les membres de l'Eglise de Lien-kon, qui sortait de nouveau de la tombe après avoir été noyée dans le sang de ses enfants. Leurs deux parrains et leur marraine étaient des chrétiens de la vieille Eglise de France, qui fut jadis aussi fécondée par le sang de ses martyrs, et qui maintenant envoie des missionnaires et des parrains pour baptiser les Chinois. La marraine paraissait très émue. Depuis quelques mois seulement, elle avait quitté la brillante société de Paris, et dans une pauvre église de la Chine, elle devenait tout à coup la mère spirituelle de quatre Chinois.

Le missionnaire de Lien-kon a déjà réuni un millier de néophytes. Jadis, il y avait là une florissante chrétienté ; mais les persécutions incessantes des temps passés avaient tout fait disparaître. L'église subsiste encore, hélas ! chan-

gée en temple du démon. Nous allâmes la voir, et de mes yeux attristés je pus lire l'inscription suivante :

La première année de l'empereur Yong-tchen (123), le nommé Sou étant préfet de Lien-kon, ce temple de la religion catholique fut changé en temple des cinq Sages et concédé aux principaux habitants de la ville dont les noms suivent : Ting, Siou etc., etc., à la seconde lune, il fut restauré de nouveau par leurs descendants.

Nous avions hâte de repartir. On nous conseillait de ne pas attendre le soir pour traverser la montagne, car les tigres avaient récemment enlevé deux enfants dans ce chemin, et le matin même de ce jour, on en avait aperçu un qui rôdait dans ces parages. Nous arrivâmes à Quantas avant la nuit pour reprendre notre barque et rentrer à Mamoi.

Une fête à Mamoi

30 janvier 1899.

Hier, une bonne partie de la société européenne de Fouchéou et des environs était réunie à l'arsenal de Mamoi. On allait lancer un croiseur. Le vice-roi, le maréchal tartare, une centaine de mandarins et une multitude de Chinois, habillés les uns de loques, les autres de riches vêtements de soie aux voyantes couleurs ou de précieuses fourrures, quelques centaines de soldats et de marins avec force bannières, le canon tonnant des forts et des navires de guerre ancrés dans le fleuve, tout cet ensemble offrait un spectacle pittoresque, original et impressionnant.

Le lancement était annoncé pour une heure et demie. Le programme comportait le sacrifice de deux porcs et de moutons offerts à la déesse Ma-tsou, protectrice des marins. Je me rendis à l'arsenal une bonne heure avant pour être témoin de cette curieuse cérémonie païenne ; mais tout

était déjà fini. Les Mandarins l'avaient devancée de plusieurs heures, préférant sans doute faire leurs prostrations et leurs sacrifices en l'absence des Européens.

Dès le matin, ils s'étaient rendus en grand nombre au temple de Ma-tsou qui domine l'arsenal, pour demander à la déesse de la mer de prendre le nouveau croiseur sous sa protection ; puis ils s'étaient réunis dans une petite tente préparée sur le croiseur.

C'était une loge ouverte par devant et splendidement décorée. Dans le fond était peint en rouge un gigantesque caractère, *Fou*, qui veut dire félicité ; autour on voyait quatre grandes chauve-souris. C'est là un de ces jeux de mots auxquels la langue se prête facilement et que les Chinois aiment tant. Le mot *chauve-souris* a le même son que *félicité*. Au lieu d'écrire le son, ils peignent souvent l'animal. Il y en a habituellement quatre, pour représenter les quatre bonheurs qui sont l'ambition de tous les Chinois : avoir beaucoup d'argent, bonne santé pendant de longues années, beaucoup d'honneurs et des enfants mâles qui vous honorent après votre mort.

A l'heure fixée, les dernières amarres du croiseur furent enlevées au son du clairon.

Le bateau ne reposant plus que sur une longue poutre, ordre fut donné de la scier à l'arrière. C'était un moment solennel. La pièce de bois était à peine sciée aux trois quarts qu'un petit craquement se faisait entendre : " le Kienwei, " (c'est le nom du nouveau bateau) glissait vers le fleuve et s'y balançait bientôt avec grâce, aux applaudissements enthousiastes de la multitude.

C'est un croiseur de 80 mètres de long et de 375 tonnes environ.

Voyage et Aventures d'un Missionnaire

DANS LE FAR WEST

Par le R. P. SAVINIEN, bénédictin

ANCIEN MISSIONNAIRE AU TERRITOIRE INDIEN

Nos lecteurs n'ont pas oublié les pages intéressantes dans lesquelles, aux mois de mai et de juin 1899, le R. P. Savinien leur a raconté son voyage dans la partie occidentale du Territoire Indien.

Nous sommes heureux de pouvoir leur donner la suite de ce premier récit. Rien de plus propre à faire connaître la vie du missionnaire dans ces pays lointains et désolés ; rien ne montre mieux l'esprit de foi qui soutient l'homme de Dieu dans son sublime mais souvent bien ingrat ministère !

Sur la ligne du " Missouri Pacific " — Insolation — A la capitale des Choctaws — Le bon Samaritain — Mine et mineurs — Cyclones

PEU de temps après mon retour à Sacred-Heart, on me chargea temporairement de la ligne du chemin de fer *Missouri Pacific*, avec cinq stations à visiter régulièrement, ainsi que l'intérieur des terres des deux côtés de la voie ferrée.

Je ne m'en souviens que comme d'un temps de fatigues vraiment écrasantes, surtout à cause de l'horrible chaleur et de mon peu d'expérience dans ce nouveau genre de minis-

tère. J'établis mon quartier général à Atoka, dans la nation des Chocktaws : c'est de là que je rayonnais, allant au Sud jusque dans le voisinage de Denison (Texas) et au Nord jusqu'à la limite du Kansas. C'est dire que je parcourais exactement toute la longueur du Territoire, c'est une distance de cent lieues.

A treize kilomètres d'Atoka, se trouvent les mines de charbon de terre de Lehigh, plus au nord, celle de Savannah (maintenant abandonnée à la suite d'une explosion du grisou) et celle de Mac Alister.

* *

Un jour, en revenant d'une expédition chez les Chocktaws où j'avais catéchisé et baptisé quelques personnes, je trouvai mon vénéré supérieur Dom Thomas, avec un autre de nos Pères qui venaient me surprendre à ma résidence. Ma joie fut grande. Cependant, je me trouvais mal à mon aise ; je ne pus souper ; et comme nous devisions après le repas, je fus pris de vertige : il me sembla que tout tournait autour de moi, que le plancher oscillait et que la lampe allait se renverser et incendier la maison. Me précipiter dessus et l'éteindre fut l'affaire d'un instant. C'était l'effet d'une insolation. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que je ne l'avais pas sentie pendant le jour et qu'elle ne se déclarait que vers les neuf heures du soir. Le thermomètre, ce jour-là, avait marqué 40 degrés (centigrades) à l'ombre.

* *

J'ai dans la tribu des Chocktaws un ami, M. Fisher.

Un jour il vient me chercher et m'enmène chez lui, à Tishomingo, la capitale de sa nation. Or, la capitale se compose du *Capitole building*, un assez joli bâtiment en

pierres à trois étages, et de trois boutiques à une petite distance.

Le dimanche, je célébrai la messe chez M. Fisher, ayant pour table d'autel le grand piano du salon, et, à 11 heures, je prêchai au Capitole à une cinquantaine de personnes, la plupart protestantes et appartenant aux sectes baptiste, méthodiste et presbytérienne. Leurs *preachers* étaient présents à mon instruction.

Je pris pour texte l'Évangile du bon Samaritain.

“ Le pauvre voyageur, tombé aux mains des voleurs, c'est l'humanité, dépouillée de son innocence et de ses prérogatives au paradis terrestre par le démon et couverte des blessures du péché, gisant à demi-morte sur le chemin qui conduit de la terre au ciel.

“ Le bon Samaritain, c'est Jésus, le Fils de Dieu fait homme. Touché de compassion, il descend des hauteurs de sa gloire, verse dans nos plaies l'huile et le vin de sa doctrine et de sa grâce, et nous porte jusqu'à une hôtellerie où nous serons soignés en attendant son retour. L'hôtellerie, c'est l'Église catholique ; elle continuera de verser dans nos plaies l'huile et le vin des divins enseignements et elle bandera nos blessures. Cependant Jésus a continué son chemin, il est allé à la Patrie céleste nous préparer une place et il reviendra au jour du jugement général. En attendant, il a remis à l'hôtelier deux talents pour nous soigner ; ces deux talents sont l'autorité et l'infailibilité.”

J'expliquai cela dans le langage le plus simple que je pus trouver, et j'insistai, comme je fais toujours, sur l'unité de l'Église et sur son autorité doctrinale, d'où il suit que toutes les sectes sont dans l'erreur. Les braves gens de mon auditoire m'écoutaient, mais visiblement sans comprendre. Le *preacher* lui-même, qui s'empressa de prendre la parole après moi, ne parut pas avoir saisi le sens de mes paroles. Si ce que j'avais dit était vrai, il n'avait plus qu'à se taire ; or il débuta en disant : “ Mes Frères, notre frère, le prêtre

catholique, a bien parlé." J'ai regretté de ne pouvoir rester à écouter son sermon ; mais c'est une règle pour nous de ne point assister au prêche, de peur de paraître l'approuver.

* * *

Je descendis un jour dans la mine de Lehigh pour faire plaisir aux mineurs ; ils sont fiers qu'on visite leur mine et qu'on les voie dans leur dur et dangereux travail ; cela les rapproche du prêtre. Bien entendu j'avais revêtu le costume de règle, avec la casquette à visière surmontée d'une petite lampe.

Quelle vie active dans ces rues souterraines ! Quel bruit de locomotives, de wagonnets chargés de charbon, de grincements de longs cables de fer, de coups de piques et de pioches ! La chaleur est suffocante ; à certains endroits on ne respire plus et la sueur jaillit de tout le corps ; justement à ces endroits-là, je vis des malheureux qui piochaient couchés à plat ventre, ou repliés en deux sur eux-mêmes. De temps en temps ils se traînent jusqu'au corridor principal pour y respirer un peu ; puis ils reviennent. Un nombre considérable de mules sont employées à tirer les wagons, là où il serait trop difficile de faire passer les cables de traction. De tout jeunes enfants, âgés de dix ans tout au plus, gardent les portes des couloirs ; ils les ouvrent quand ils entendent venir un convoi et les ferment aussitôt après. Une négligence de leur part pourrait occasionner l'inflammation de gaz combustibles et une explosion. Il y a des chambrés et quelquefois des couloirs sur la porte desquels un mot écrit à la craie par le *surintendant* avertit qu'il est dangereux d'ouvrir, où que le passage est condamné.

* * *

A combien d'accidents sont exposés les travailleurs employés dans ces exploitation ! Quand le mineur descend dans sa mine, il ne sait jamais s'il en sortira vivant. Il peut être écrasé par un bloc de charbon détaché de la voûte ; asphyxié par le manque d'air s'il survient quelque accident au ventilateur ; brûlé vif par une explosion de gaz ou empoisonné par l'*after-damp* qui se dégage après une explosion ; enseveli par un éboulement dans les corridors ; broyé par les wagons qui se détachent quelquefois et roulent alors sans crier gare, brisant tout ce qu'ils rencontrent. Tout cela n'empêche pas le mineur de s'attacher à sa mine et à son travail.

Le mineur houiller a une physionomie à lui. Quand le travail est régulier, il gagne beaucoup d'argent et le dépense volontiers. Il a l'esprit de corps et il est généreux jusqu'à la prodigalité envers ceux de ses camarades frappés par le malheur. Les souscriptions pour les pauvres, les malades, les estropiés, les orphelins, les veuves, sont constamment à l'ordre du jour, et sociétés et particuliers se font toujours un honneur d'y figurer pour des sommes rondes. Il faut dire cependant que les Irlandais forment au moins la moitié de la population des mines, ce qui donne l'élan à toutes les générosités. Surtout à l'égard du prêtre, ces braves fils de la catholique Erin sont admirables. Sans eux je ne pourrais jamais payer mes frais de chemin de fer ; je serais réduit à ne plus voyager.

L'Irlandais qui m'accompagnait, Daniel Shea, a commencé à descendre dans la mine à l'âge de huit ans. Il était orphelin de père et de mère et n'alla jamais à l'école. Cependant il apprit à lire et à écrire entre temps presque tout seul ; puis il se procura de bons ouvrages, fit sa propre éducation, et il se trouve maintenant président de la Société des Hiberniens et capable de prendre la parole en public ou de présider un débat sur quelque sujet que ce soit. Il est très fier de sa petite bibliothèque où figurent en première

re ligne les prêtres et les orateurs de la patrie bien-aimée, O Connell tout le premier. Son zèle pour la religion et la cause de la tempérance est admirable ; zèle doux, discret, nullement fanatique et toujours égal. Cet homme ne m'inspire pas seulement une véritable amitié ; il fait naître en moi le sentiment d'une vénération profonde.

* * *

Pendant que j'étais à Lehigh, je vis un cyclone, le premier qu'il m'ait été donné d'observer. Je le regardai attentivement comme un très curieux phénomène, sans me douter de sa nature ; autrement j'aurais fait, comme tout le monde ici : je serais rentré sous terre.

C'était un dimanche, vers les quatre ou cinq heures de l'après-midi, je venais de tout préparé, dans ma petite église en planches, pour le salut du soir, et je me disposais à aller chez mon ami Shea. Au sortir de l'église, qui est isolée des autres maisons, je fus saisi par une impression indéfinissable de calme, ou plutôt d'horreur mystérieuse, qui s'étendait sur la campagne. Un silence effrayant se rendait pour ainsi dire sensible. Je m'imaginai qu'on aurait entendu une épingle tomber à terre à une demi-lieue de là. Le ciel, du côté de l'est, était verdâtre et je ne pouvais en détacher les yeux. Cela dura une vingtaine de minutes. Pendant ce temps tous les habitants s'étaient réfugiés dans leurs *cyclone cellar* (cave à cyclone) et n'en sortirent que lorsque les signes redoutés eurent peu à peu disparu. Il paraît que ce qui les avait le plus effrayés, c'était un petit nuage, en forme d'entonnoir, dans lequel réside toute la force destructive du tourbillon.

* * *

Mon successeur à Lehigh, le R. P. Adalbert, lui aussi vit un cyclone ; mais il n'en fut pas quitte à si bon marché

que moi. Il venait de terminer une belle église. La veille même du jour où il devait la bénir et y célébrer la première messe, le cyclone s'abattit sur cette région, enleva l'église de ses fondements comme un fétu de paille, à trente ou quarante pieds dans les airs et la démolit complètement.

II

**Les cinq nations civilisées. — Un Cadmus indien —
L'alphabet de Sequoyah. — Idée d'une chaîne
des langues. — Le "Wampum." —
Coutumes bizarres.**

Muscogee est une jolie ville formée d'une centaine de résidences. Elles étaient toutes en bois ; mais, l'année dernière, un violent incendie en brûla les trois quarts ; on l'a reconstruite en briques. Ce qui donne à cette place son importance, c'est qu'elle est en quelque sorte la capitale des cinq nations dites civilisées, les Cherokees, les Creeks, les Chocktaws, les Chickasaws et les Séminoles. Civilisées, elles le sont, si c'est être civilisé que de porter culotte et redingote, et de singer plus ou moins heureusement la constitution des Etats-Unis, dans le gouvernement de la tribu. Les Cherokees, par exemple, ont un chef du pouvoir exécutif, élu pour quatre ans, comme le Président. Il doit être âgé d'au moins trente-cinq ans. A lui de signer les nouvelles lois, ou d'y mettre son *veto* et de faire exécuter celles qui sont déjà inscrites dans le Code. Il est assisté d'un cabinet composé de cinq membres. La nation est divisée en neuf districts qui, ensemble, élisent quarante députés pour un terme de deux ans. Tout citoyen est électeur à 18 ans : les scrutins se font à haute voix, les secrétaires désignés prenant note de l'électeur et de son candidat. Toutes les charges sont électives, même celle de juge, tant à la Cour suprême qu'aux tribunaux inférieurs.

A peu près la moitié des Cherokees parlent anglais ; beaucoup savent lire et écrire cette langue et ils ont des écoles très prospères, presque toutes aux mains des ministres protestants. Le temps n'est sans doute pas éloigné où le Cherokee cessant d'être parlé tombera dans l'oubli. Ce sera regrettable, d'abord parce que c'est une des langues indiennes les plus riches et les plus harmonieuses, et aussi parce qu'avec elle disparaîtra une des merveilles les plus étonnantes que le génie de l'homme ait jamais inventées, l'alphabet de Sequoyah, malheureusement trop peu connu du monde civilisé et qui mériterait d'être mieux apprécié.

* * *

Au commencement de ce siècle, pendant que les Cherokees étaient encore dans la Georgie, ils firent prisonnier un blanc, et trouvèrent une lettre dans sa poche. Celui-ci leur expliqua tout à son avantage le mystère de la "feuille qui parle".

Grand fut l'étonnement de ces pauvres Indiens ; les uns accueillirent les explications du captif avec des rires d'incredulité, les autres dirent que c'était un message du Grand-Esprit. Toutefois l'un d'eux, nommé Sequoyah, saisit la philosophie de la chose. Il fit cette réflexion : "Les Peaux-Rouges oublient beaucoup de choses parce qu'ils n'ont aucun moyen d'en conserver la mémoire. Les Blancs, eux, ont trouvé le moyen de fixer ce qu'ils savent sur le papier, comme on prend un animal sauvage et on le réduit en servitude." Il comprit que les groupes de lettres représentaient des mots entiers, tandis que les lettres représentaient des sons, et il se mit en tête, chose presque incroyable, de doter sa nation d'un alphabet. Pendant douze ans, on le vit occupé à tracer sur des écorces de bouleau des caractères bizarres, et il devint la risée de tout son peuple.

Comme les hommes de génie avant lui, comme Archimède-

de, Gallilée, Christophe Colomb, le Dante, parmi lesquels je ne crains pas de ranger ce Cadmus américain, il avait foi en lui-même et persévéra jusqu'à ce que le succès eut montré qu'il avait raison contre tous. Il était âgé de 60 ans et sa tête était blanche, quand il surmonta les dernières difficultés, en 1821.

Voudra-t-on me croire, si j'affirme que l'alphabet de Sequoyah est supérieur au nôtre ? C'est l'opinion de tous ceux qui l'ont étudié avec quelque attention, et cela est démontré par les merveilleux résultats qu'il obtint. Si simple est cet alphabet, et si parfaitement en harmonie avec la langue qu'il représente, que, une fois qu'on l'a appris, on peut tout de suite lire ; et un art qui demande au moins deux ans de travail à nos enfants de langue anglaise est acquis en quelques semaines par des enfants sauvages.

Quelques-uns des jeunes guerriers apprirent à lire en trois jours ; dans leur joie et leur enthousiasme on les vit abandonner la chasse, la pêche et les jeux pour se livrer au plaisir si nouveau d'écrire ce qu'ils entendaient dire autour d'eux. Quelques-uns entreprirent de longs voyages exprès pour se trouver loin des leurs et avoir occasion d'exercer leur merveilleux talent en envoyant de leurs nouvelles. Et non seulement les enfants et les jeunes gens de la tribu ; mais, chose inouïe, les hommes aussi qui avaient dépassé l'âge mûr, et les vieillards eux-mêmes, grands-pères et grand'mères, réussirent à apprendre à lire

Table générale et alphabétique

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTREAL

Années 1898, 1899 et 1900

A

- Afrique Equatoriale.—Les religieuses missionnaires et leurs œuvres..... 58
- Aux environs de Fou-Tcheou (Chine).—Par le R. P. Cothornay, des Frères-Prêcheurs, missionnaire au Fo-Kien..... 838

C

- Chang-Tong septentrional — Lettre du R. P. Moelter..... 23
- Chez les Fang. — Leurs mœurs, leur langue, leur religion. Par le R. P. Trilles, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.....251, 357, 460, 517, 589, 675
- Chine. — Massacres de missionnaires. — Le meurtre de M. Bertholet ; le meurtre de M. Chanès et de treize chrétiens ; la persécution au Su-Tchuen. 345
- Chronique des missions. — Abyssinie ; l'Alaska ; coup d'œil général ; Léon XIII et l'œuvre de la Propagation de la Foi 99
- Comptes-Rendus.— Archidiocèse de Québec.....3, 291, 579
- Diocèse de Montréal.....7, 295, 583
- Diocèse des Trois-Rivières.10, 298, 586
- Diocèse de Saint-Hyacinthe.....11, 299, 587
- Diocèse de Valleyfield.....12, 300, 588

D

- Dahomé. — Lettre d'un missionnaire. Touchante histoire de Jaori le Dahoméen..... 13
- Discours prononcé par Monseigneur A. le Roy, supérieur de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, au congrès national de Paris, dans la séance générale du 29 novembre 1898..... 441

G

- Guérison et conversion de fumeurs d'opium du Tché-Li Sud-Ouest. — Lettre du R. Père Isoré, de la Compagnie de Jésus, au R. P. Maquet, supérieur de la mission..... 819

H

- Haut-Zambèze.—Lettre du R. P. Bick..... 31

I

- Iles Salomon. — Reprise de possession de cet archipel par l'apostolat catholique..... 53

J

- Journal des sœurs de Ste-Anne de Lachine dans l'Alaska.... 301
- Journal de voyage des Sœurs de la Providence. Saint-Augustin, T. N. O..... 387

K

- Kouang-Tong (Chine).—L'orphelinat de Tchouk-San.—Lettre du R. P. Grandpierre, missionnaire à Tchouk-San..... 715

L

- La mission du Bas-Zambèze de 1890 à 1895. — Par le R. P. Merleau, de la Compagnie de Jésus..... 63
- La persécution en Chine. — Un martyr. Extrait d'une lettre d'un missionnaire franciscain du Chan-Tong septentrional 766
- La situation politique et religieuse en Chine et ses causes.— Lettre de Mgr Alphonse Favier, lazariste, évêque coadjuteur de Peking..... 656

Le culte de Marie dans l'Ouganda.....	377
Le Rév. Père Damien.— Ses amis. Ses détracteurs.....	712
Les Malangaines ou danses nationales de la Nouvelle-Poméranie. — Par le R. P. Bernard Bley, de la Société du Sacré-Cœur d'Issoudun, missionnaire à Vlavollo.....	802
L'île du Démon et l'île du Bon Dieu. — Par Mgr Reynaud, lazariste, vicaire apostolique du Tché-kiang.....	110

M

Missions d'Afrique.— Vicariat apostolique de l'Oubanghi.....	150
— Vicariat apostolique du Victoria.Nyanza septentrional. — Extrait d'une lettre du R. P. Laane, missionnaire dans l'Ouganda à Mgr Livinhac, supérieur général de la Congrégation des Pères Blancs.....	495
— Vicariat apostolique de Bénin. — Lettre de Sœur Eleebaan, religieuse missionnaire à Porto-Novo, adressée au R. P. Planque, supérieur général des missions africaines.....	748
Missions d'Amérique.— Vicariat apostolique de la Saskatchewan. — Extrait d'une lettre du R. P. O. Charlebois, oblat de Marie Immaculée à Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan.....	483
— d'Amérique. — La mission Salésienne du Matto Grosso au Brésil. — Lettre de Dom Rua, des RR. PP. Salésiens de Turin.....	508
Missions d'Asie. — Vicariat apostolique de la Cochinchine Septentrionale.....	142
— — Vicariat apostolique du Chan-Tong Méridional. — La persécution. Rapport du R. P. Buis, du séminaire des missions étrangères de Stevl. Hollande.....	647

Missions d'Asie. — Diocèse d'Hyderabad. — Lettre du R. P. Marc Civati, du séminaire des missions étrangères de Milan, missionnaire à Hyderabad.....	758
— — Diocèse de Visagapatam. — Lettre du R.P. Descombes, des missionnaires de Saint-François de Sales, d'Annecy.....	785
— d'Océanie. — Vicariat apostolique de la Nouvelle-Guinée. — Lettre du R. P. Louis Hubert, missionnaire du Sacré-Cœur.....	771

N

Nouvelle-Poméranie, (Océanie). — Progrès de la Foi. — Fondation de la station de Massava.....	48
---	----

P

Préfecture apostolique de la Côte d'Or. — Histoire d'une petite esclave.....	753
--	-----

S

Saint-Albert. — Progrès de la foi dans le Canada central.....	247
Saskatchewan. — La mission de Thunderchild. — Lettre du R. P. Bruck, O. M. I., missionnaire à Thunderchild.....	651
Souvenirs du Tonkin catholique. — Par M. Adrien Launay, de la Société des Missions étrangères.....	158, 195, 319, 397

V

Voyage et aventures d'un missionnaire dans le Far-West. — Par le R. P. Savinien, bénédictin, ancien missionnaire au Territoire Indien.....	666, 721, 856
--	---------------

Cette table pourra se détacher et être mise à la fin de la livraison d'octobre 1900, dont elle fait suite.